

Théorie du Bloom

Tiqqun

Théorie du Bloom

La fabrique
éditions

La Fabrique éditions
64, rue Rébéval
75019 Paris
lafabrique@lafabrique.fr
Diffusion : Les Belles Lettres

Conception graphique :
Jérôme Saint-Loubert Bié/design dept.
Impression : Floch, Mayenne
ISBN 2-913372-39-2

Lettre à l'éditeur

Paris, le 24 XI 1999,

Cher Eric,

Tu trouveras ci-joint la nouvelle version, largement augmentée et tirée à part, d'*Hommes-machines, mode d'emploi*. Contre toute apparence, il ne s'agit pas d'un livre, mais d'un *virus éditorial*.
Le Livre, en tant qu'il se tenait face à son lecteur dans la même feinte complétude, dans la même suffisance close que le Sujet classique devant ses semblables, est, non moins que la figure classique de l'« Homme », une forme morte.
La fin d'une institution s'éprouve toujours comme la fin d'une illusion. Et c'est aussi bien le contenu de vérité en vertu duquel cette chose passée est déterminée comme mensonge qui apparaît alors. Que, par-delà leur caractère de clôture, les grands livres n'aient jamais cessé d'être ceux qui parvenaient à *créer* une communauté ; qu'en d'autres termes, le Livre ait toujours eu son existence *hors de soi*, voilà qui

ne fut admis qu'à une date somme toute assez récente. Il paraît même que camperait encore quelque part sur la rive gauche de la Seine une certaine tribu, une communauté du Livre, qui trouverait dans cette doctrine tous les éléments d'une hérésie.

Tu es bien placé pour constater que la fin du Livre ne signifie pas sa brutale disparition de la circulation sociale, mais au contraire son absolue prolifération. Le foisonnement quantitatif du Livre n'est qu'un aspect de sa présente vocation au néant, tout comme sa consommation balnéaire et le pilon, qui en sont deux autres.

Dans cette phase, il y a donc certes encore des livres, mais ils ne sont plus là que pour abriter l'action corrosive de VIRUS ÉDITORIAUX. Le virus éditorial *expose* le principe d'incomplétude, l'insuffisance fondamentale qui est à la base de l'objet publié. Il se cale par les mentions les plus explicites, par les indications les plus grossièrement pratiques – adresse, contact, etc. –, dans la perspective de *réaliser la communauté qui lui manque*, la communauté encore virtuelle de ses lecteurs véritables. Il place en un coup le lecteur dans une position telle que son retrait ne soit plus tenable, telle du moins que ce retrait

ne peut plus être neutre. C'est dans ce sens-là que nous efflanquerons, aiguiserons, préciserons la *Théorie du Bloom*.

[…]

Amicalement,

Junius Frey

Pour tout contact, écrire à :

TIQQUN
18, rue Saint-Ambroise
75011 PARIS

M. Bloom observait, curieux et bonhomme, la souple silhouette noire. C'est si net : le lustre de son fourreau lisse, le bouton blanc sous la queue, le phosphore des prunelles vertes. Les mains aux genoux, il se pencha vers elle.
– Du lait pour la minouche !
– Mrkrgnaô !
On prétend qu'ils ne sont pas intelligents. Ils nous comprennent mieux que nous ne les comprenons.

James Joyce, *Ulysse*

À cette heure de la nuit

Les grands veilleurs sont morts.
Sans doute, ON les a tués.
La faible lueur de leur entêtement solitaire incommodait par trop le parti du sommeil. C'est du moins ce que nous croyons deviner, nous qui venons si tard, à l'embarras que leur nom suscite encore à de certains moments.
Toute trace vivante de ce qu'ils firent et furent a été effacée, semble-t-il, par l'obstination maniaque du ressentiment. Finalement, ce monde n'a conservé d'eux qu'une poignée d'images mortes qu'il auréole encore de la satisfaction crapuleuse d'avoir vaincu ceux qui étaient pourtant meilleurs que lui.
Nous voici donc, orphelins de toute grandeur, livrés à un monde de glace dont nul feu ne signale l'horizon. Nos questions doivent demeurer sans réponse, assurent les anciens, puis ils avouent tout de

même : « *Jamais nuit ne fut plus noire pour l'intelligence.* »

Qui êtes-vous vraiment ?

La belle campagne enneigée glisse rapidement le long de la fenêtre. Le trajet entre V. et R., qui était autrefois l'affaire d'une semaine, sera parcouru en peu de temps. Vous êtes depuis moins d'une heure l'occupant d'un siège quelconque de l'une des vingt voitures identiques de ce train à haute vitesse, comme il y en a tant. L'agencement régulier, et sans doute optimal, des fauteuils se déroule dans l'harmonie abstraite d'un néon adouci. Le train suit ses rails et, dans ce wagon si sagement acquis à l'idée d'ordre, il semble que la réalité humaine elle-même suive des rails invisibles. Une indifférence saine et polie habite l'espace qui vous sépare de la femme située sur le siège d'à-côté. Aucun d'entre vous ne devra éprouver du voyage le besoin superflu de s'adresser la parole, encore moins d'engager une discussion. Cela viendrait perturber votre distraction, et, de votre voisine, l'étude appliquée de la presse féminine (« comment coucher avec un homme sans qu'il s'en aperçoive », « la

drague *soft* », « des cadeaux *qui ont du sens* », « est-il un bon coup ? », « qui êtes-vous VRAIMENT ? », etc.). Lorsque son portable sonnera, la jeune femme ne jugera pas non plus nécessaire de se lever : « *Allo ?… attends, comment ça tu n'es pas là !… tu te fous de moi ou quoi ?… écoute, ça fait trois week-ends que je me tape les mômes, je travaille la semaine et j'ai déjà du mal à trouver le temps de vivre, alors… non, non et non, je ne peux pas… débrouille-toi, c'est pas mon problème... chacun sa vie, t'as déjà assez bousillé la mienne... combien de fois faut-il que je te le répète : ce week-end je pars avec Jérôme, un point c'est tout... ah oui, et comment ça ? avec le petit qui me fera sa crise toute la journée à chialer des "Et où il est papa ?"... mais, parce que tu es son père !... c'est hors de question... je m'en fous, c'est toi qui les garde ce week-end... tant pis pour elle, t'avais qu'à en trouver une plus conciliante... je t'avertis, s'il y a personne, je les laisse chez la concierge... mais si, je suis très raisonnable... c'est ça, ciao.* »

La scène se répète en toute banalité. C'est une évidence nouvelle. Elle survient comme une gifle, brutalement d'abord,

mais nous avons dû nous y préparer des années durant, en devenant les uns pour les autres, scrupuleusement, de parfaits étrangers : existences blanches, présences indifférentes, sans épaisseur. Dans le même temps, rien de cette situation ne pourrait aller de soi si nous n'étions pas désormais *absolument intimes*, dans cette étrangeté. Il a donc fallu que l'étrangeté devienne aussi le chiffre de notre rapport à nous-mêmes, que nous soyons à tous points de vue – *des Bloom*.

Si le Bloom se rencontre *aussi* dans des livres, c'est d'abord parce que chacun l'a toujours-déjà croisé dans la rue, puis, plus tard, en soi-même. Ceci vient confirmer cela.

Un jour, on prête une attention plus dénudée qu'à l'accoutumée au silence collectif d'une rame de métro, et l'on se laisse gagner, derrière la feinte partagée des mœurs contemporaines, par un frémissement de fond, une terreur première, ouverte à tous les soupçons.

Dernier homme, homme de la rue, homme des foules, homme de masse, homme-masse, c'est ainsi que l'ON nous avait d'abord représenté le Bloom : comme le triste produit du temps des multitudes,

comme le fils catastrophique de l'ère industrielle et de la fin de tous les enchantements. Mais là aussi, dans ces désignations, il y a ce frémissement, ON frémit devant l'*infini mystère de l'homme ordinaire*. Chacun pressent derrière le théâtre de ses qualités *une pure puissance*, abritée là ; une pure puissance que nous sommes tous *censés* ignorer.

Reste la nécessaire inquiétude que nous croyons apaiser en exigeant les uns des autres une rigoureuse absence à soi, l'ignorance de cette puissance *commune* mais devenue inqualifiable, car anonyme. Le Bloom est le nom de cet anonymat-là.

Kairos

En dépit de l'extrême confusion qui règne à sa surface, et peut-être en vertu de cela même, notre temps est de nature *messianique*.

Par là il faut entendre que de très anciennes distinctions s'effacent, que des divisions plusieurs fois millénaires sont à leur tour divisées.

L'époque se réduit d'elle-même à une réalité unique, principielle, et au *divertisse-*

ment de cette réalité. De plus en plus visiblement les non-sociétés contemporaines, ces fictions impératives, se partagent *sans reste* en parias et en parvenus. Mais les parvenus ne sont eux-mêmes que des parias qui ont *trahi* leur condition, qui voudraient à toute force la faire oublier, mais que celle-ci finit *toujours* par rattraper. On pourrait dire aussi bien, suivant une autre division, qu'il n'y a plus de ce temps que des désœuvrés et des agités, les agités n'étant en fin de compte que des désœuvrés qui tentent de *tromper* leur désœuvrement essentiel. La poursuite des « sensations fortes », de « l'intensité vécue », qui semble l'ultime raison de vivre de tant de désespérés, parvient-elle jamais à les distraire de la tonalité affective fondamentale qui les peuple : l'ennui ?

La confusion régnante, c'est le déploiement planétaire de toutes ces *fausses antinomies*, sous lesquelles se fait pourtant jour notre vérité centrale. Et cette vérité, c'est que nous sommes les locataires d'une existence qui est un exil dans un monde qui est un désert, que nous y avons été *jetés*, dans ce monde, sans mission à accomplir, sans place assignée ni filiation reconnaissable, en abandon. Que nous sommes à la fois *si peu* et déjà *de trop*.

La politique véritable, la politique *extatique* commence là. Par un rire brutal et enveloppant. Par un rire qui *défait* tout le pathos suintant des soi-disant problèmes de « chômage », d'« immigration », de « précarité » et de « marginalisation ».
Il n'y a pas de *problème social* du chômage, mais seulement un *fait métaphysique* de notre *désœuvrement*.
Il n'y a pas de *problème social* de l'immigration, mais seulement un *fait métaphysique* de notre *étrangeté*.
Il n'y a pas de *question sociale* de la précarité ou de la marginalisation, mais cette réalité existentielle inexorable que nous sommes tous seuls, *seuls à en crever devant la mort*,
que nous sommes tous, de toute éternité, *des êtres finis*.

À chacun de juger ce qu'il en est, ici, des affaires sérieuses ou du divertissement social.

L'époque qui s'ouvre en 1914, où l'*illusion* des « temps modernes » achève de se décomposer tandis que la métaphysique, elle, achève de *se réaliser*, voit l'ontologique affleurer dans l'histoire à l'état pur et à tous les niveaux. De tels soulèvements tectoniques de la vérité se produisent dans ces

rares moments où vient à s'effriter le mensonge des civilisations. Notre temps rentre dans une curieuse constellation avec, par exemple, le déclin du Moyen Âge et les premiers siècles, gnostiques, de notre ère. La même *Stimmung* s'y exprimait avec la même radicalité : finitude, perdition, séparation. Les « temps modernes » et l'Occident chrétien étaient précédemment *nés* de tels affleurements, *par réaction*.
Cette parenté interdit de tenir la tonalité affective qui aura dominé le vingtième siècle pour un simple « malaise dans la civilisation ». Il n'y va ici d'aucune disposition subjective, d'aucune propension capricieuse au désespoir ou à la déploration : cette tonalité est au contraire la donnée la plus *évidente* de notre époque, celle que l'ON travaille sans répit à refouler, dans chaque avancée.
Ce n'est pas que les hommes auraient, négativement, « perdu leurs repères », c'est qu'ils sont *positivement devenus des Bloom*.

Le Bloom est l'affleurement final de l'originaire

Dorénavant, il n'y a plus nulle part que le Bloom, et la *fuite du* Bloom.

Il ne voyait plus d'avenir devant lui,
et le passé, malgré tous ses efforts
pour le trouver explicable, ressemblait
à quelque chose d'incompréhensible.
Les justifications partaient en miettes,
et le sentiment de plaisir semblait
s'épuiser chaque jour davantage.
Les voyages et les longues marches, qui
lui causaient jadis une joie mystérieuse,
lui étaient devenus étrangement odieux.
[…] *Il n'était ni véritablement sans*
patrie, ni honnêtement et naturellement
chez lui en quelqu'endroit du monde que
ce fût. Il aurait tant aimé être un joueur
d'orgue, ou un mendiant, ou un infirme,
pour avoir quelque raison d'implorer
la pitié et la charité des hommes, mais
plus ardemment encore il souhaitait
mourir. Il n'était pas mort, et pourtant…

Stimmung

Les hommes *de Kafka sont en un sens originaire la même* chose *que le* monde *de Kafka.*

La compréhension de la *figure* du Bloom ne requiert pas simplement le renoncement, ce qui est peu de chose, à l'idée classique du sujet, elle requiert aussi l'abandon du concept moderne d'objectivité.
Le terme « Bloom » ne vient pas combler de manière exotique le défaut, dans le lexique courant, d'un mot pour désigner un type humain récemment apparu à la surface de la planète et dont il conviendrait plutôt de se garder.
« Bloom » désigne une *Stimmung*, une tonalité fondamentale de l'être.

La *Stimmung* ne se range ni du côté du sujet, comme une sorte d'humeur dans laquelle baignerait la perception, ni du côté de l'objet, version liquéfiée de l'Esprit du Monde, elle est plutôt ce *sur fond de quoi* le sujet et l'objet, le moi et le monde, à l'âge classique, ont pu exister comme tels, c'est-à-dire comme nettement distincts.
Parce qu'elle est le « comment » en lequel chaque être est comme il est, la tonalité n'est pas l'instable, le fugitif, le simple-

…mort, ni pauvre au point de mendier, et pourtant bel et bien mendiant, mais il ne mendiait pas, même à présent, il s'habillait encore avec élégance, faisait encore, même à présent, ses courbettes, comme une ennuyeuse mécanique, faisait des phrases et s'en indignait, s'en épouvantait. Comme sa propre vie lui paraissait atroce, son âme fausse, mort son misérable corps, étranger le monde entier, vides les mouvements, les choses et les événements qui l'entouraient.

Robert Walser, *Petits Essais*

ment subjectif mais bien ce qui, à la base, donne à chaque être *consistance* et *possibilité*. Le Bloom est la *Stimmung* dans laquelle et à partir de quoi, en l'instant présent, nous nous comprenons, ce sans quoi ces mots ne seraient qu'une succession de phonèmes hébétés.

Historialement, le Bloom nomme une *Stimmung* peu commune : celle qui correspond au moment du retrait du sujet du monde et du monde du sujet, au moment où le moi et le réel se trouvent d'un coup suspendus, et comme abolis. Pour cette raison, le Bloom est la *Stimmung* générale *où n'apparaissent plus que des Stimmung*, où se manifeste en tant que tel le primat de la *Stimmung* sur toute autre réalité.

En tant qu'elle imprègne toujours-déjà les instruments conceptuels par lesquels ON pourrait prétendre la saisir, la *Stimmung*, quoique sensible, ne peut être arraisonnée, circonscrite ou analysée « objectivement ». Ce que nous pouvons au mieux nous représenter d'elle, c'est la Figure qui lui correspond, la Figure en tant que *puissance humaine de configuration de mondes*. Ce qui est visé, dans cette « théorie », c'est

donc bien une *Stimmung*, mais à travers la saisie d'une Figure.

Le Bloom nomme donc *aussi bien* l'humanité spectrale, égarée, souverainement vacante qui n'accède plus à aucun autre contenu que la *Stimmung* dans laquelle elle ex-iste, l'étant crépusculaire pour lequel il n'y a plus ni de réel, ni de moi, mais seulement des *Stimmung*.

Mundus est fabula

Parce que le Bloom est celui qui ne parvient plus à s'extraire distinctement du contexte immédiat qui le contient, son regard est celui d'un homme *qui ne reconnaît pas*. Tout flue sous son effet et se perd dans le flottement sans conséquence des rapports objectifs où la vie s'éprouve négativement, dans l'indifférence, l'impersonnalité, le défaut de qualité.
Le Bloom vit dans le Bloom.
Tout autour de nous s'étend un monde pétrifié, un monde de *choses* où nous figurons nous-mêmes, avec notre moi, nos gestes et peut-être même nos sentiments, comme choses. Rien ne peut nous appartenir en propre d'un tel paysage de mort. Nous

sommes de plus en plus comme l'exilé, qui n'est jamais tout à fait sûr de comprendre ce qui se passe autour de lui.
En dépit de la gigantesque dessaisie, de l'inexplicable suspension qui frappe désormais tout ce qui est, le mécanisme universel continue à *fonctionner* comme si de rien n'était. À tirer des traites sur notre isolement.
Dans cet empire de ruines en perpétuelle rénovation, il n'y a nulle part où nous puissions trouver refuge ; et nous n'avons même plus la ressource d'une désertion en nous-mêmes. Nous nous trouvons livrés, en deçà de toute décision, à une finitude sans bornes, comme exposés sur toute la surface de notre être.
Le Bloom est donc cet homme que rien ne peut plus défendre de la trivialité du monde. Un esprit raisonnable concluait un jour : « *En fait, le Bloom, c'est l'homme aliéné.* » Mais non : le Bloom, c'est l'homme qui s'est à ce point confondu avec son aliénation qu'il serait absurde de vouloir les séparer.

Anges vides, créatures sans créateur, mediums sans message, nous marchons parmi les abîmes. Notre chemin, qui aurait tout aussi bien pu s'arrêter hier, ou il y a

des années, n'a pas en soi sa raison, ignore toute nécessité, hors celle de sa contingence. C'est une errance qui nous emporte du même au même sur les sentiers de l'Identique : où que nous allions, nous portons en nous-mêmes le désert dont nous sommes l'ermite. Et si certains jours nous pouvons jurer être « l'univers entier », comme Agrippa de Nettesheim, ou plus ingénument « toutes les choses, tous les hommes et tous les animaux », comme Cravan, c'est que nous ne voyons en tout que le Rien que nous sommes nous-mêmes si pleinement.
Mais ce Néant-là est l'absolument réel devant quoi tout ce qui existe devient fantomatique.

ὥς μὴ

Rien n'est plus hermétique au Bloom que ces *hommes d'Ancien Régime* qui prétendent participer pleinement, immédiatement à la vie, et qui exhibent à tout propos le ferme sentiment de leur incarnation, de leur existence et de la continuité de celle-ci. Pour nous, où que nous cherchions, nous ne trouvons nulle part ce moi massif, cette substance propre que l'ON nous prête si gé-

néreusement, dès que nous prétendons exister.
De même que toute éthicité harmonieuse qui pourrait donner de la consistance à l'illusion d'un moi « authentique » fait désormais défaut, de même tout ce qui pourrait faire croire à l'univocité de la vie, ou à la formelle positivité du monde s'est dissipé. En vérité, notre « sens du réel » ne demeure jamais qu'une modalité bornée de ce « sens du possible qui est la faculté de penser tout ce qui pourrait être "aussi bien", et de ne pas accorder plus d'importance à tout ce qui est qu'à ce qui n'est pas » (Musil, *L'Homme sans qualités*). Sous l'occupation marchande, la vérité *la plus concrète* sur toute chose est celle de son infinie substituabilité.

Toutes les situations où nous nous trouvons engagés portent dans leur équivalence le sceau infiniment répété d'un irrévocable « comme si ». Nous collaborons au maintien d'une « société » *comme si* nous n'en étions pas, nous concevons le monde *comme si* nous n'y occupions pas nous-mêmes une situation déterminée, et continuons de vieillir *comme si* nous devions toujours rester jeunes. D'un mot : nous vivons *comme si* nous étions déjà morts.

– Et c’est là certainement le plus douloureux paradoxe de l’existence du Bloom : son corps vivant, sa physiologie parlante, il ne sait plus les écouter. Au moment même où l’ON veut à chaque instant les faire signifier, sexuellement.
Qu’elle soit corps de femme ou d’homme ou même corps aux formes indiscernables, la chair du Bloom est encore prisonnière de la sexuation non sensuelle qui la traverse. Mais cette sexuation omniprésente et à la fois *jamais vécue* n’est plus que la source d’une souffrance sourde et persistante, comme celle qu’éprouvent les amputés pour un membre qui n’existe plus. De là le caractère essentiellement spectral, l’aura sinistre de la pornographie de masse contemporaine : elle n’est jamais que la présence d’une absence. Dans le monde entièrement sémiotisé du Bloom, un phallus et un vagin ne sont que des signes qui renvoient à autre chose, à un référent que nul ne retrouve plus dans une réalité qui n’en finit plus de s’évanouir. La chair du Bloom est triste et sans mystère.

Ce n’est pas le sexe qu’il nous faut réinventer : nous vivons déjà parmi les décombres de la sexualité, et notre corps lui-même en est un vestige. Les rôles

sexués dont le Bloom a hérité *par défaut* des sociétés traditionnelles, il ne peut pas les transformer, figé qu'il est dans une inexorable phase pré-pubère. Bloom mâles et Bloom femelles poursuivent ainsi la même danse fatiguée, au rythme des vieilles rengaines des sexuations classiques. Mais leurs gestes se brisent. Leur danse est un labeur. Ils trébuchent. Cela fait mal à voir. –

Chose parmi les choses, le Bloom se tient hors de tout dans un abandon identique à celui de son univers. Il est seul en toute compagnie, et nu en toutes circonstances. C'est là qu'il repose, dans l'ignorance exténuée de soi, de ses désirs et du monde, où la vie égrène jour après jour le chapelet de son absence. Tous les contenus vécus s'échangent en lui indifféremment, au gré d'une sorte de tourisme existentiel.
Nous avons désappris la joie comme nous avons désappris la souffrance, nous sommes devenus analphabètes au plan des émotions, nous n'en percevons plus que les échos diffractés. Tout est usé, à nos yeux tardifs, même le malheur. Et c'est peut-être en cela, finalement, que réside le désastre : ne trouver nulle part l'appui ni du doute ni de la certitude.

Tout ce que je fais et pense n'est que Spécimen de mon possible. L'homme est plus général que sa vie et ses actes. Il est comme prévu pour plus d'éventualités qu'il n'en peut connaître. M. Teste dit : Mon possible ne m'abandonne jamais.

Valéry, *Monsieur Teste*

Pour l'être qui ne se sent plus attaché à la vie que par un lien si ténu, la liberté prend un sens si lacunaire et si ultime qu'elle ne peut plus lui être retirée : c'est celle de promener sur le devenir un certain sens de l'inutilité théâtrale de tout, une façon terminale d'être spectateur du monde, y compris de soi-même. Dans l'éternel dimanche de son existence, l'intérêt du Bloom demeure ainsi à jamais vide d'objet, et c'est pourquoi il est lui-même *l'homme sans intérêt*.

Ici, le *désintéressement*, au sens où nous ne parvenons pas à avoir de l'importance à nos propres yeux, mais au sens aussi où la catégorie bourgeoise de l'intérêt ne peut plus rendre compte strictement d'aucun de nos actes, n'est plus une expression d'idéalisme individuel, mais un phénomène de masse.

Assurément, l'homme est quelque chose qui a été dépassé. Tous ceux qui aimaient leurs vertus ont péri – par elles.

« Chacun est à soi-même le plus étranger »

L'expérience fondamentale du Bloom est celle de sa propre transcendance par rapport à lui-même, mais cette expérience,

en dépit de son bel énoncé, est d'abord celle d'une impuissance, celle d'une absolue souffrance.
Quelle que soit l'estime que nous voulions conserver de nous-mêmes, nous ne *sommes pas* des sujets, des complétudes autarciques et souveraines jusque dans l'allégeance.
Nous évoluons dans un espace entièrement quadrillé, entièrement *occupé,* d'un côté par le Spectacle, de l'autre par le Biopouvoir. Et ce qu'il y a de terrible dans ce quadrillage, dans cette occupation, c'est que la soumission qu'ils exigent de nous n'est rien contre quoi nous puissions nous rebeller en un geste définitif de rupture, mais avec quoi nous ne pouvons que *composer stratégiquement*.
Le régime de pouvoir sous lequel nous vivons ne ressemble en rien à celui qui a pu avoir cours sous les monarchies administratives, et dont le concept périmé est demeuré jusqu'à une date récente, c'est-à-dire au sein même des démocraties biopolitiques, le seul ennemi *reconnu* par les mouvements révolutionnaires : celui d'un mécanisme d'entrave, de coercition purement répressif.
La forme contemporaine de la domination est au contraire essentiellement *productive.*

D'une part, elle régit toutes les *manifestations* de notre existence – le Spectacle ; de l'autre, elle gère les *conditions* de celle-ci – le Biopouvoir.
Le Spectacle, c'est le pouvoir qui veut que vous parliez, qui veut que vous soyez *quelqu'un*.
Le Biopouvoir, c'est le pouvoir bienveillant, plein d'une sollicitude de pasteur pour son troupeau, le pouvoir qui veut le salut de ses sujets, le pouvoir qui *veut que vous viviez*.
Pris dans l'étau d'un contrôle à la fois totalisant et individualisant, murés dans une double contrainte qui nous anéantit dans le mouvement même où elle nous fait exister, le plus grand nombre d'entre nous adopte une sorte de politique de la disparition : feindre la mort intérieure et, comme le Captif devant le Grand Inquisiteur, garder le silence. En soustrayant et en *se* soustrayant à toute positivité, ces spectres dérobent à un pouvoir productif ce sur quoi il pourrait s'exercer. Leur désir de ne pas vivre est tout ce qu'ils ont la force d'opposer à une puissance qui prétend les *faire vivre*. Ce faisant, ils demeurent dans le Bloom, souvent s'y enterrent.

Le Bloom signifie donc cela : que nous ne nous appartenons pas, que *ce* monde n'est

pas *notre* monde. Que ce n'est pas seulement dans sa totalité qu'il nous fait face, mais jusque dans ses détails les plus proches qu'il nous est étranger. Cette étrangeté serait bien aimable si elle pouvait impliquer une extériorité de principe entre lui et nous. Mais il n'en est rien. Notre étrangeté au monde consiste en ce que l'étranger *est en nous*, en ce que, dans le monde de la marchandise autoritaire, nous devenons régulièrement à nous-mêmes des étrangers. Le cercle des situations où nous sommes forcés de nous regarder agir, de contempler l'action d'un moi dans lequel nous ne nous reconnaissons pas, se resserre et nous assiège désormais jusque dans ce que la société bourgeoise appelait encore l'« intimité ». L'Autre *nous possède* ; il est ce corps dissocié, simple artefact périphérique aux mains du Biopouvoir, il est notre désir brut de survivre dans l'intolérable réseau de sujétions minuscules, de pressions granulées qui nous corsète au plus près, il est l'ensemble des calculs, des humiliations, des mesquineries, l'ensemble des *tactiques* que nous *devons* déployer. Il est toute la mécanique objective à laquelle nous sacrifions intérieurement.

L'AUTRE, C'EST *L'ÉCONOMIE* EN NOUS.

Le Bloom signifie ceci aussi : que chacun sait pour soi qu'il *n'est pas* lui-même. Même si momentanément, devant tel ou tel, et le plus fréquemment dans l'anonymat, nous pouvons avoir l'impression contraire, nous conservons au fond le sentiment d'une existence inauthentique, d'une vie factice. La présence intérieure de l'Autre se noue à tous les étages de notre conscience : c'est une légère et constante déperdition d'être, un assèchement progressif, une petite mort distribuée en continu. Malgré cela, nous persistons à assumer l'hypothèse extérieure de notre identité à nous-mêmes, nous *jouons* au sujet. Une honte s'attache à ce déchirement, qui grandit avec lui. Alors, nous tentons l'évasion, nous nous projetons toujours plus violemment au dehors, le plus loin possible de cette effroyable tension intérieure. Il faut que rien n'y paraisse, coller à notre « identité » sociale, demeurer étranger à notre étrangeté : FAIRE BONNE FIGURE, devant le champ de ruines.

Il y a ce mensonge dans chacun de nos gestes.
Voilà l'essentiel.
Il n'est plus temps de faire de la littérature avec les diverses combinaisons du désastre.

Jusqu'ici, on a trop écrit et pas assez pensé, au sujet du Bloom.

Ens realissimum

Le Ptoléméen, en regardant au dedans de lui-même, ne trouvait que « deux phénomènes : la sociologie et le vide ». C'est de là qu'il faut partir, non pas de ce que nous croyons être – la sociologie –, mais de ce que nous éprouvons intimement comme *manque*, car c'est cela la chose la plus réelle, l'*ens realissimum*. Le Bloom ne signifie pas que nous serions, au regard du sujet classique et de sa superbe suffisance, des sujets défaillants ; bien plutôt, il *révèle* qu'il y a à la base de l'existence humaine un principe d'incomplétude, une radicale insuffisance. Ce que nous sommes, c'est précisément *cette défaillance*, qui *peut*, s'il lui plaît, se choisir le *masque* du sujet.

Certes, nous ne sommes rien, rien que le rien autour de quoi tournoie le mouvement de nos idées, de nos expériences, de nos misères et de nos sensations. Certes, nous sommes l'axe vide de ce puits sans parois, axe qui n'existe pas par lui-même, sinon par la raison que tout cercle possède un

centre. Mais cette déficience sans recours se comprend elle-même comme la positivité ultime, qui s'exprime ainsi :

Je suis l'intermédiaire entre
ce que je suis
et ce que je ne suis pas.

Le Bloom est bien un tel intermédiaire, mais un intermédiaire *passif*, le *témoin* de sa propre désubjectivation, de son interminable devenir-autre. Il recouvre cette différence originaire, celle de savoir que nous ne sommes pas ce que nous sommes, qu'aucun prédicat ne peut épuiser notre puissance.

L'incomplétude est le mode d'être de tout ce qui se tient en contact avec la puissance, la forme d'existence de tout ce qui est voué au *devenir*.

L'hôte le plus inquiétant

Parce qu'il est le vide de toute détermination substantielle, le Bloom est bien en l'homme l'hôte le plus inquiétant, celui qui de simple convive est passé maître de maison.

Depuis qu'il s'est logé en nous, nous nous trouvons affublés d'un être purement ves-

timentaire. Quoi que nous entreprenions pour nous racheter une substantialité, celle-ci demeure toujours quelque chose de contingent et d'inessentiel, eu égard à nous-mêmes. Le Bloom nomme donc la nudité nouvelle et sans âge, la nudité proprement humaine qui disparaît sous chaque attribut et pourtant le porte, qui précède toute forme et la rend possible.
Le Bloom est le Néant masqué. C'est pourquoi il serait absurde de célébrer son apparition dans l'histoire comme la naissance d'un type humain particulier : l'homme sans qualité *n'est pas* une certaine qualité d'homme, mais au contraire *l'homme en tant qu'homme*, la réalisation finale de l'essence humaine générique, qui est précisément privation d'essence, pure exposition et pure disponibilité : *larve*.

La république bourgeoise peut se flatter d'avoir donné la première traduction historique d'envergure, et tout compte fait le modèle, de cette extase contrôlée. En elle, de manière inédite, l'existence de l'homme en tant qu'être singulier se trouve *formellement* séparée de son existence en tant que membre de la communauté. Ainsi, dans la république bourgeoise, là où l'homme est un sujet reconnu, véritable, il

est abstrait de toute qualité propre, il est une figure sans réalité, un « citoyen », et là où, à ses propres yeux comme aux yeux des autres, il passe pour un sujet réel, dans son existence quotidienne, il est une figure sans vérité, un « individu ». L'âge classique a de la sorte posé les principes dont l'application a fait de l'homme ce que nous savons : l'agrégation d'un néant double, celui du « consommateur », cet *intouchable*, et celui du « citoyen », cette dérisoire abstraction de l'impuissance.

Mais plus le Spectacle et le Biopouvoir se parfont, plus l'apparence et les conditions élémentaires de notre existence acquièrent d'autonomie, plus leur monde se détache des hommes et leur devient étranger, plus le Bloom rentre en lui-même, s'approfondit et reconnaît sa souveraineté intérieure vis-à-vis de l'objectivité. Il se détache de façon toujours plus indolore de ses déterminations sociales, de son « identité » et s'affermit, par-delà toute effectivité, en pure force de négation.

La condition d'*exil* des hommes et de leur monde commun dans l'irreprésentable coïncide avec la situation de *clandestinité existentielle* qui leur échoit dans le

Le Moi a un contenu qu'il distingue de soi, car il est la pure négativité ou le mouvement de se scinder; il est conscience. Ce contenu dans sa différence aussi est le Moi, car il est le mouvement de se supprimer soi-même ou est cette même pure négativité qui est Moi.

Hegel, *Phénoménologie de l'Esprit*

Spectacle. Elle manifeste l'absolue singularité de chaque atome social comme l'absolument quelconque, et sa pure différence comme un pur néant.
Assurément, le Bloom n'est, ainsi que le répète inlassablement le Spectacle *positivement rien*. Seulement, sur le sens de ce « rien », les interprétations divergent.

– Parvenu à ce point, tout esprit sain en aura conclu à l'impossibilité constitutive d'une quelconque « théorie du Bloom » et passera, comme de juste, son chemin. Les plus malins se fendront d'un paralogisme de l'espèce « le Bloom n'est rien, or il n'y a rien à dire du rien, donc il n'y a rien à dire du Bloom, CQFD », et regretteront certainement d'avoir un instant quitté leur captivante « analyse scientifique du champ intellectuel français ». Pour ceux qui, en dépit de l'évidente absurdité de notre propos, liront plus avant, il ne faudra à aucun moment perdre de vue le caractère nécessairement vacillant de tout discours sur le Bloom. Traiter de la positivité humaine du pur néant ne laisse d'autre choix que d'exposer comme qualité le plus parfait défaut de qualité, comme substance l'insubstantialité la plus radicale, au risque de finir par donner un visage à l'invisible. Un tel discours, s'il ne veut pas trahir son objet, devra le faire émerger pour, l'instant d'après, le laisser disparaître à nouveau, *et sic in infinitum*. –

Bien qu'il soit la possibilité fondamentale que l'homme ne cesse jamais de *contenir*, la possibilité *réelle* de la possibilité, et qu'il ait été pour cette raison décrit, éprouvé et pratiqué maintes fois au cours des siècles – tant par les gnostiques des premiers siècles de notre ère que par les hérétiques de la fin du Moyen Âge (frères du Libre-Esprit, kabbalistes ou mystiques rhénans), par des bouddhistes que par des Coquillards –, le Bloom n'apparaît comme figure dominante au sein du processus historique qu'au moment de l'achèvement de la métaphysique, dans le Spectacle.

La génération qui aperçut au travers de ses orages d'acier le visage de la Gorgone, la génération de l'expressionnisme, du futurisme, du constructivisme, de Dada puis du surréalisme, fut la première à porter *en bloc* ce secret terrible. Il s'expérimenta là *quelque chose* dont la radicalité, dont la calcination blanche ne trouva pas même dans le vertige des années 20 d'expression *convenable*. Toute l'histoire du siècle peut s'interpréter à partir de là comme une suite de *réactions* contre ce qui fut entrevu à ce point, et *dans quoi* nous nous tenons

encore. Car depuis 1914, ce n'est pas, comme ON a pu le dire, « les civilisations » qui savent qu'« elles sont mortelles » : c'est *la civilisation marchande*, telle qu'elle s'est propagée de l'Occident au reste du monde, qui sait qu'*elle est moribonde*.

En réalité, cela fait plus d'un siècle – sommairement : depuis l'irradiation symboliste – que le Bloom est le « héros » quasi-exclusif de toute la littérature, du Sengle de Jarry au *Plume* de Michaux, de Pessoa lui-même à *L'Homme sans qualités*, de *Bartleby* à Kafka, en oubliant bien sûr *L'Étranger*-de-Camus et le Nouveau Roman, que nous laissons aux bacheliers. Bien qu'il ait été approché plus précocement par le jeune Lukàcs, ce n'est qu'en 1927, avec le traité *Être et Temps*, qu'il devient à proprement parler, sous la défroque transparente du *Dasein*, le non-sujet central de la philosophie – on est d'ailleurs fondé à voir dans l'existentialisme français vulgaire, qui s'imposa plus tard et plus profondément que sa courte vogue ne le laissa deviner, la première pensée à l'usage exclusif des Bloom.

ON a longtemps pu ignorer comme phénomène *simplement littéraire*, comme exa-

gération *purement philosophique* l'évidence massive du Bloom dans toutes ces manifestations. Au reste, ON s'y exerce encore volontiers : cela détend l'atmosphère. C'est qu'au passage ON voudrait bien oublier ce dont ON est *politiquement* contemporain, oublier que le Bloom surgit dans la littérature au moment même où la littérature en tant qu'institution se disloque, dans la philosophie au moment où celle-ci, *en tant que régime de vérité*, s'écroule.

En d'autres termes, lorsque Valéry écrit : « *j'éprouvais avec un amer et bizarre plaisir la simplicité de notre condition statistique. La quantité des individus absorbait toute ma singularité, et je me devenais indistinct et indiscernable* »,
il n'ajoute pas un objet supplémentaire à la vénérable contemplation de l'Esthétique : il exprime *politiquement* ce que cela signifie d'être un corps de plus dans l'agrégat d'une *population* gérée par le Biopouvoir.

Déracinement

Chaque développement de la société marchande exige la destruction d'une certaine

forme d'immédiateté, la séparation lucrative en un *rapport* de ce qui était uni. C'est cette scission que la marchandise vient par la suite investir, qu'elle médiatise et met à profit, précisant jour après jour l'utopie d'un monde où chaque homme serait, en toutes choses, exposé au seul marché. Marx a su admirablement décrire les premières phases de ce processus, quoique du seul point de vue prudhommesque de l'économie : « *La dissolution de tous les produits et de toutes les activités en valeur d'échange,* écrit-il dans les *Grundrisse, suppose la décomposition de tous les rapports de dépendance personnels figés (historiques) au sein de la production, de même que la sujétion universelle des producteurs les uns par rapport aux autres.* [...] *La dépendance universelle des individus indifférents les uns aux autres constitue leur lien social. Ce lien social s'exprime dans la* valeur d'échange. »
Il est parfaitement absurde de tenir le ravage persistant de tout attachement historique comme de toute communauté organique pour un vice conjoncturel de la société marchande, qu'il tiendrait au bon vouloir des hommes, en tout réformisme, d'aménager. Le déracinement de toutes

choses, la séparation en fragments stériles de chaque totalité vivante et l'autonomisation de ceux-ci au sein du circuit de la valeur sont l'essence même de la marchandise, l'alpha et l'oméga de son mouvement. Le caractère hautement contagieux de cette logique abstraite prend, chez les hommes, la forme d'une véritable « maladie du déracinement » qui veut que les déracinés se jettent dans une activité tendant toujours à déraciner, souvent par les méthodes les plus violentes, ceux qui ne le sont pas encore ou ne le sont qu'en partie ; *qui est déraciné déracine*. Il revient à notre époque le prestige douteux d'avoir porté à son comble la fébrilité proliférante et multitudinaire de ce « caractère destructeur ».

Somewhere out of the world

« Soyez, vous, comme des passants ! »
Évangile de Thomas

Le Bloom apparaît inséparablement comme produit et cause de la liquidation de tout *ethos* substantiel, sous l'effet de l'irruption de la marchandise dans l'ensemble des rapports humains. Il est donc lui-même *l'homme sans substantialité*,

l'homme devenu *réellement* abstrait, pour avoir été effectivement coupé de tout milieu, dépossédé de toute appartenance puis jeté dans l'errance. Aussi le connaissons-nous comme cet être indifférencié « qui ne se sent chez lui nulle part », comme cette monade qui n'est d'aucune communauté dans un monde « qui n'enfante que des atomes » (Hegel). Naturellement, admettre l'universalité du statut de paria, de *notre* statut de paria serait faire le deuil de trop de menteries commodes, tant pour ceux qui prétendent s'intégrer à cette « société » que pour ceux qui s'y intègrent en prétendant la critiquer. La fameuse doctrine des « nouvelles-classes-moyennes », ou alternativement de « la-vaste-classe-moyenne », correspond depuis un demi-siècle au déni de notre bloomitude, à son travestissement. ON voudrait ainsi ressaisir en termes de classe sociale *la dissolution achevée de toutes les classes sociales*. Car le Bloom est aussi bien le néo-bourgeois d'aujourd'hui, à qui fait si pathétiquement défaut l'assurance de sa bourgeoisie, que le prolétaire qui n'a plus même derrière lui les vestiges d'un prolétariat. À la limite, il est le petit-bourgeois planétaire, l'orphelin d'une classe qui n'a jamais existé.

En fait, tout comme l'individu résultait de la décomposition de la communauté, le Bloom résulte de la décomposition de l'individu, ou pour être plus net, de la *fiction* de l'individu – l'individu bourgeois n'a jamais existé que sur les autoroutes, et encore il y a des accidents –. Mais on se méprendrait sur la *radicalité humaine* que figure le Bloom en se le représentant sous l'espèce traditionnelle du « déraciné ». La souffrance à laquelle expose désormais tout attachement véritable a pris des proportions si excessives que nul ne peut plus même se permettre la *nostalgie* d'une origine. Cela aussi, il a fallu, pour survivre, le tuer en soi. Aussi le Bloom est-il plutôt *l'homme sans racines*, l'homme qui a pris le sentiment d'être chez soi dans l'exil, qui s'est enraciné dans l'absence de lieu, et pour lequel le déracinement n'évoque plus le bannissement, mais au contraire une situation ordinaire. Ce n'est pas le monde qu'il a perdu, mais le *goût du monde* qu'il a dû laisser derrière lui.

La perte de l'expérience

En tant que *Stimmung* constatable, en tant que tonalité affective déterminée, le Bloom

Une toute nouvelle sorte de pauvreté s'est abattue sur les hommes avec ce développement colossal de la technique […]. *Que vaut aujourd'hui tout l'héritage culturel si aucune expérience ne nous relie à lui ? L'horrible méli-mélo des styles et des visions du monde au siècle dernier n'a montré que trop clairement où conduit l'hypocrisie ou la forfaiture en la matière pour que nous ne considérions pas comme honorable d'avouer notre misère. Donc, avouons-le : cette pauvreté de l'expérience n'est pas seulement pauvreté des expériences privées mais pauvreté des expériences humaines. Elle serait donc une sorte de nouvelle barbarie ? En effet. Nous le déclarons afin d'introduire un nouveau concept, un concept positif de barbarie. Car où la pauvreté en expériences mène-t-elle le barbare ? Elle l'amène…*

se rattache à l'extrême abstraction des conditions d'existence que façonne le Spectacle. La concrétion la plus démente en même temps que la plus caractéristique de l'*ethos* spectaculaire demeure, à l'échelle planétaire, la métropole. Que le Bloom soit essentiellement l'homme de la métropole n'implique nullement qu'il soit possible, par naissance ou par choix, de se soustraire à cette condition, car la métropole n'a elle-même *pas de dehors* : les territoires que son extension métastatique n'occupe pas sont encore polarisés par elle, c'est-à-dire qu'ils sont déterminés *dans tous leurs aspects* par son absence.

Le trait dominant de l'*ethos* spectaculaire-métropolitain est *la perte de l'expérience*, dont la formation de la catégorie même de l'« expérience », au sens restreint où l'on *a des* « expériences » (sexuelles, sportives, professionnelles, artistiques, sentimentales, ludiques, etc.), est certainement le symptôme le plus éloquent. Tout, dans le Bloom, découle de cette perte, ou en est synonyme. Au sein du Spectacle, comme de la métropole, les hommes ne font jamais l'expérience d'événements concrets, mais seulement de conventions, de règles, d'une seconde nature entièrement symbolisée,

…à commencer par le commencement, à reprendre les choses par le début, à s'en tirer avec peu, à construire avec le peu qu'il a et, ce faisant, à ne regarder ni à droite ni à gauche […]. *Nous sommes devenus pauvres. Nous avons sacrifié, morceau après morceau, l'héritage de l'humanité, et souvent nous l'avons mis au clou pour le centième de sa valeur afin de recevoir en contre-partie la petite monnaie de « l'actuel »* […]. *L'humanité se prépare à survivre, s'il le faut, à la culture. Et l'essentiel, c'est qu'elle le fait en riant. Il est fort possible qu'ici ou là ce rire rende un son barbare. Fort bien. L'individu ne peut-il donc abandonner de temps à autre un peu d'humanité à la masse, qui le lui rendra un jour avec les intérêts du capital et les intérêts des intérêts ?*

Walter Benjamin, *Expérience et pauvreté*

entièrement construite. Il règne là une scission radicale entre l'insignifiance de la vie quotidienne, dite « privée », où il ne se passe rien, et la transcendance d'une histoire congelée dans une sphère dite « publique », à laquelle nul n'a accès.

Mais tout cela relève de plus en plus nettement de l'histoire passée. La séparation entre les formes sans vie du Spectacle et la « vie sans forme » du Bloom, avec son ennui monochrome et sa silencieuse soif de néant, cède en de nombreux points la place à l'indistinction. La perte de l'expérience a enfin atteint le degré de généralité où elle peut à son tour être interprétée comme expérience originaire, comme *expérience de l'expérience en tant que telle*, comme disposition nette à la Métaphysique Critique.

Les métropoles de la séparation

Les métropoles se distinguent de toutes les autres grandes formations humaines par ceci d'abord que la plus grande proximité, et souvent la plus grande promiscuité, y coïncide avec la plus grande étrangeté. Jamais les hommes n'ont été réunis

en si grand nombre, mais jamais aussi ils ne furent à ce point séparés.

L'homme fait dans la métropole l'épreuve de sa condition négative, purement. La finitude, la solitude et l'exposition, qui sont les trois coordonnées fondamentales de cette condition, tissent le décor de l'existence de chacun au sein de la grande ville. Non pas le décor fixe, mais le décor mouvant, le décor combinatoire de la grande ville, pour quoi tout le monde endure la puanteur glacée de ses non-lieux.

Le *branché* métropolitain forme ici, dans son intensité non moins que dans l'extension numérique de ses légions, un type assez remarquable du Bloom : sa fraction impérialiste. Le *branché* est le Bloom qui se propose au monde comme forme de vie tenable, et pour cela se contraint à une stricte discipline de mensonge.
Consommateur final de l'existence, frappé d'une incrédulité définitive à l'égard des hommes non moins que du langage, le *branché* vit dans l'horizon d'une interminable expérimentation *sur soi-même*. Il a circonscrit le volume de son être et décidé de n'en jamais sortir, si ce n'est pour assurer l'autopromotion de sa stérilité.

Ainsi, il a remplacé le vide de l'expérience par l'expérience du vide, en attendant l'aventure pour laquelle il se tient toujours prêt mais qui ne vient jamais : tous les scénarios possibles ont déjà été écrits. D'extase en déception, la foule solitaire des *branchés* toujours-déjà disparus, toujours-déjà *oubliés*, poursuit sa dérive comme un radeau de suicidaires, perdue dans un océan dépressionniste d'images et d'abstractions. Elle n'a rien à transmettre, rien que les formules convenues de jouissances manquées et une vie sans objet dans un néant meublé.

La métropole apparaît en outre comme la patrie d'élection de la rivalité mimétique, la célébration désolée mais continuelle du « fétichisme de la petite différence ». ON y joue à l'année la tragi-comédie de la séparation : plus les hommes sont isolés, plus ils se ressemblent, plus ils se ressemblent, plus ils se détestent, plus ils se détestent plus ils s'isolent. Et là où les hommes ne peuvent plus se reconnaître les uns les autres comme participant à l'édification d'un monde commun, c'est une réaction en chaîne, une fission collective que tout vient encore catalyser.

C'est exclusivement de la considération de la figure du Bloom que dépend l'élucidation des possibilités que contient notre temps. Son irruption historique détermine pour « notre parti » la nécessité d'une complète refondation, dans la théorie comme dans la pratique. Toute analyse et toute action qui n'en tiendrait pas absolument compte se condamneraient à éterniser l'exil présent. Car le Bloom, n'étant pas une individualité, ne se laisse caractériser par rien de ce qu'il dit, fait ou manifeste. Chaque instant est pour lui un instant de décision. Il ne possède aucun attribut stable. Nulle habitude, aussi poussée qu'en soit la répétition, n'est susceptible de lui conférer de l'être. Rien n'adhère à lui et lui n'adhère à rien de ce qui…

À quel point la perte de l'expérience et la perte de la communauté sont une seule et même chose, vue sous des angles différents, cela est l'enseignement de la métropole. Il faut pourtant considérer, à rebours de la nostalgie qu'un certain romantisme se plaît à cultiver jusque chez ses adversaires, qu'il n'y a pas eu, qu'il n'y a jamais eu, avant notre époque, de communauté. Et ce ne sont pas là deux affirmations contradictoires. En deçà du Bloom, en deçà de « la séparation achevée », en deçà de l'abandon sans réserve qui est le nôtre, en deçà, donc, du parfait ravage de tout *ethos* substantiel, toute « communauté » ne pouvait être qu'un humus de faussetés – fausseté de l'appartenance à une classe, à une nation, à un milieu – et une source de limitation ; sans quoi, au reste, *elle n'aurait pas été anéantie*. Seule une aliénation radicale du Commun a pu faire saillir le Commun originaire de telle façon que la solitude, la finitude et l'exposition, c'est-à-dire le seul lien *véritable* entre les hommes, apparaissent aussi comme le seul lien *possible* entre eux. Ce que l'ON qualifie aujourd'hui, en embrassant le passé du regard, de « communauté » a bien évidemment partagé ce Commun originaire, mais de façon réver-

*…semble sien, pas même à la « société » qui voudrait prendre appui sur lui. Pour acquérir quelques lumières sur ce temps, il faut considérer qu'*il y a d'un côté la masse des Bloom et de l'autre, la masse des actes. *Toute vérité en découle.*

sible car seconde. Aussi est-ce à nous qu'il revient de faire pour la première fois l'expérience de la communauté véritable, celle qui repose *sur l'assomption de la séparation, de l'exposition et de la finitude*.

À l'instar du Bloom, la métropole matérialise, en même temps que la perte intégrale de la communauté, l'infinie *possibilité* de son regain.

Une généalogie de la conscience du Bloom

Bartleby est un employé de bureau.
La diffusion, inhérente au Spectacle, d'un travail intellectuel de masse dans lequel la maîtrise d'un ensemble de connaissances conventionnelles vaut comme compétence exclusive, entretient un rapport évident avec la forme de conscience propre au Bloom. Et ce d'autant plus qu'en dehors des situations où le savoir abstrait prédomine sur tous les milieux vitaux, hors du sommeil organisé d'un monde entièrement produit comme signe, l'expérience du Bloom n'atteint jamais à la forme d'un continuum vécu qu'il pourrait s'ajouter, mais revêt plutôt l'aspect d'une série de *chocs* inassimilables.

De là qu'il ait dû se créer un organe de protection contre le déracinement dont le menacent les courants et les discordances de son milieu extérieur : au lieu de réagir avec sa sensibilité à ce déracinement, le Bloom réagit essentiellement avec l'intellect, auquel l'intensification de la conscience que la même cause produit, assure la prépondérance psychique. Ainsi la réaction à ces phénomènes est enfouie dans l'organe psychique le moins sensible, dans celui qui s'écarte le plus des profondeurs de l'être. Sa pure conscience est donc la seule chose que le Bloom parvienne à reconnaître comme sienne, mais c'est une conscience devenue autonome de la vie, qui ne la nourrit plus, mais l'observe seulement et, dans son écart, se tarit.

Le Bloom ne peut prendre part au monde de façon intérieure. Il n'y entre jamais que dans l'exception de lui-même. C'est pourquoi il présente une si singulière disposition à la distraction, au déjà-vu, au cliché, et surtout une atrophie de la mémoire qui le confine dans un éternel présent ; et c'est pourquoi il est si exclusivement sensible à la musique, qui seule peut lui offrir des *sensations abstraites* – il faudrait ici évoquer la vitesse et la « glisse », qui sont

elles aussi des jouissances bloomesques mais cette fois en tant que c'est *l'abstraction elle-même* qui s'y donne *comme sensation*.
Tout ce que le Bloom vit, fait et ressent lui demeure quelque chose d'extérieur. Et quand il meurt, il meurt comme un enfant, comme quelqu'un qui n'a rien appris. Avec le Bloom, le rapport de consommation s'est étendu à la totalité de l'existence, comme à la totalité de l'existant. Dans son cas, la propagande marchande a si radicalement triomphé qu'il conçoit effectivement son monde non comme le fruit d'une longue histoire, mais comme le primitif conçoit la forêt : comme son milieu naturel. Bien des choses s'éclairent sur son compte à qui le considère sous cet angle. Car le Bloom est bien un primitif, mais un *primitif abstrait*. Qu'il nous suffise de résumer en une formule l'état provisoire de la question : *le Bloom est l'éternelle adolescence de l'humanité*.

Le relève du type du travailleur par la figure du Bloom

Les mutations récentes des modes de production au sein du capitalisme tardif ont

grandement œuvré dans le sens de la bloomification universelle. La période du *salariat classique*, qui s'achève au seuil des années 70, y avait elle-même déjà apporté une fière contribution. Le travail salarié statutaire et hiérarchique s'y était en effet lentement substitué à la totalité des autres formes d'appartenance sociale, en particulier à tous les modes de vie organiques traditionnels. C'est aussi là que la dissociation de l'homme singulier et de son être-social s'est amorcée : tout pouvoir n'y étant déjà plus que *fonctionnel*, c'est-à-dire délégué de l'anonymat, chaque « Je » qui tâchait de s'affirmer n'y affirmait jamais que son anonymat. Mais bien qu'il n'y ait eu, dans le salariat classique, de pouvoir que privé de sujet et de sujet que privé de pouvoir, la possibilité demeurait, par le fait d'une relative stabilité des emplois, et d'une certaine rigidité des hiérarchies, de mobiliser la totalité subjective d'un grand nombre d'hommes.

À partir des années 70, la garantie relative de stabilité dans l'emploi, qui avait permis à la société marchande de s'imposer face à une formation sociale, l'ordre traditionnel, dont cette garantie de stabilité constituait justement la principale vertu, perd,

avec l'anéantissement de l'adversaire, toute nécessité. Il s'engage alors un processus de flexibilisation de la production, de précarisation des exploités dans lequel nous nous trouvons encore, et qui n'a pas atteint, à ce jour, ses dernières limites. Voilà bientôt trois décennies que le monde industrialisé est entré dans une phase d'involution autotomique où il en vient à démanteler lui-même, pas à pas, le salariat classique, *et à se propulser à partir de ce démantèlement*. Nous assistons depuis lors *à l'abolition de la société salariale sur le terrain même de la société salariale*, c'est-à-dire au sein des rapports de domination qu'elle commande. « Le travail cesse ici de faire fonction de puissant substitut à un tissu éthique objectif, il ne tient plus la place des formes traditionnelles d'éthicité, par ailleurs vidées et dissoutes depuis longtemps. » (Paolo Virno, *Opportunisme, cynisme et terreur*) Tous les écrans intermédiaires entre l'« individu atomisé », propriétaire de sa seule « force de travail », et le marché où il doit la vendre ont été liquidés jusqu'à ce que, finalement, chacun se tienne dans un parfait isolement en face de l'écrasante totalité sociale autonome. Rien, dès lors, ne peut empêcher les formes de production dites « postfor-

distes » de se généraliser et avec elles la flexibilité, le flux tendu, la mobilité, le « *management* par projet » et les « tâches enrichies » pour « agents polyvalents ». Or une telle organisation du travail, dont l'efficacité repose sur l'inconstance, l'« autonomie » et l'opportunisme des producteurs, a le mérite de rendre impossible toute identification de l'homme avec sa fonction sociale, soit, en d'autres termes, d'être hautement génératrice de Bloom.

Née du constat de l'hostilité générale à l'égard du travail salarié qui s'est manifestée après 68 dans tous les pays industrialisés, l'organisation présente de la production s'est choisie *cette hostilité même* pour fondement. Ainsi, tandis que ses marchandises-phares – les marchandises culturelles – naissent d'une activité étrangère au cadre borné du salariat, son optimalité totale repose sur la ruse de chacun, c'est-à-dire sur l'indifférence, voire la répulsion, que les hommes éprouvent à l'égard de leur activité – l'utopie présente du capital est celle d'une société où la totalité de la plus-value proviendrait d'un phénomène de « débrouille » généralisé. Comme on le voit, c'est l'aliénation du travail qui a elle-même *été mise au travail*.

Dans ce contexte s'esquisse une *marginalité de masse*, où l'« exclusion » n'est pas, comme ON voudrait le laisser entendre, le déclassement conjoncturel d'une certaine fraction de la population, *mais le rapport fondamental que chacun entretient avec sa propre participation à la vie sociale*, et d'abord le producteur avec sa production. Le travail a ici cessé d'être confondu avec l'homme comme détermination dans une particularité, il n'est plus perçu par les Bloom que comme une forme contingente de l'oppression sociale générale. Le chômage n'est que la concrétion visible de l'étrangeté de chacun à sa propre existence dans le monde de la marchandise autoritaire.

Le Bloom apparaît donc aussi comme le produit de la décomposition quantitative et qualitative de la société salariale. Il est l'humanité qui correspond aux modalités de production d'une société devenue *définitivement asociale*, et à laquelle nul d'entre ses membres ne se sent plus lié en aucune façon. Le sort qui lui est fait de devoir s'adapter sans trêve à un environnement en constant bouleversement est aussi l'apprentissage de son exil en ce monde, auquel il doit pourtant *faire mine*

de participer, faute pour quiconque de pouvoir y participer véritablement.
Mais, au-delà de tous ses mensonges contraints, il se découvre peu à peu comme *l'homme de la non-participation*, comme *la créature de la non-appartenance*.
À mesure que se consume la crise de la société industrielle, la figure livide du Bloom perce sous l'ampleur titanesque du Travailleur.

Le monde de la marchandise autoritaire

« *C'est à coups de fouet que l'on mène le bétail au pâturage*. »

Héraclite

Il y a pour la domination – et par ce terme on ne peut décemment entendre autre chose que le rapport de *complicité* symboliquement médié entre dominants et dominés –, à proportion de l'autonomie que les Bloom acquièrent vis-à-vis de leur assignation sociale, la nécessité stratégique de nouvelles réquisitions, de nouveaux *assujettissements*.

Maintenir la médiation centrale de tout par la marchandise exige ainsi la mise sous tutelle de pans toujours plus larges de l'être

humain. Dans cette perspective, il faut observer avec quelle extrême diligence le Spectacle a déchargé le Bloom du pesant devoir d'être, avec quelle prompte sollicitude il a pris à sa charge son éducation aussi bien que la définition de la panoplie complète des personnalités conformes, enfin comme il a su étendre sa mainmise à la totalité du dicible, du visible et des codes d'après lesquels se construisent tous les rapports et toutes les identités. Le développement du Biopouvoir depuis le XVIIIe siècle, développement dont le saut qualitatif est marqué par la Mobilisation Totale de 1914, ne se comprend qu'en étroite relation avec cela. La prise en charge de l'homme en tant qu'être vivant au sein des démocraties biopolitiques, l'application de la force sociale d'intégration *à même le corps*, la gestion toujours plus serrée des *conditions* de notre existence forment la riposte de la domination à la *désintégration de l'individualité*, à l'effacement du sujet dans le Bloom. Au fait que la domination ait *perdu prise*.

Le caractère productif du pouvoir qui circule dans le monde de la marchandise autoritaire s'illustre entre autres par la façon dont y *fonctionne* le contrôle des compor-

tements : le plus souvent, il aura suffi de maîtriser l'agencement de l'espace public, la disposition du décor, l'organisation matérielle des infrastructures pour s'assurer du maintien de l'ordre, et ce par la seule puissance de coercition que la masse anonyme exerce *sur chacun de ses éléments*, afin qu'il respecte les normes abstraites en vigueur. Dans une rue de centre-ville, un couloir de métro ou une équipe de *collaborateurs*, la perfection du dispositif de surveillance réside précisément *dans l'absence de surveillant*.
Le contrôle panoptique est d'autant plus opérant qu'il est sans visage. Au bout du compte, il ne lui importe aucunement que ses sujets le rejettent ou l'agréent, pourvu qu'*extérieurement* ils se soumettent.

Militarisation du désastre, concentration de la domination

Depuis 1914, la domination marchande n'a su répondre à l'énormité de son désastre qu'à coups de Mobilisation Totale. C'est par un état d'exception, tantôt manifeste, tantôt latent, mais de toutes façons *permanent*, qu'elle prétend contenir le flot débordant de ses inconséquences.

La première de ces inconséquences tient à ce que son développement exige en un même mouvement la production de possibilités toujours plus étendues et la proscription générale de leur actualisation. La domination marchande doit donc produire, en même temps qu'une surabondance de moyens, la surabondance de *terreur* nécessaire à ce que nul ne s'en serve. Le Bloom est l'homme de cette terreur, celui qui la répand et celui qui la subit : *le collaborateur*.

La période récente, au cours de laquelle de brutales crises du contrôle ont prétendu mettre au pas d'un impératif catégorique de transparence et de traçabilité des secteurs entiers de l'existant, est marquée par un rapide mouvement de *concentration de la domination*.
Seule une minorité de subjectivités conformes, desquelles ON requiert une nouvelle fusion entre la vie et le travail, la personnalité et la fonction, se trouve cooptée aux postes vitaux devenus entre-temps peu nombreux. La formation d'une telle garde prétorienne du capital, dont les éléments ne sont pas, à l'inverse de la grande masse des salariés, interchangeables, participe de cette concentration de la domination

qui est inséparablement militarisation du désastre. Quant aux surnuméraires, ils travaillent essentiellement à *s'occuper* les uns les autres, à se déposséder mutuellement de leur désœuvrement, ce qui certes réclame d'authentiques efforts.
À l'heure de la restructuration générale de la domination, le Bloom se trouve traqué partout et en chacun, étant aussi bien le désœuvré que l'étranger ou le paria. C'est pourquoi il doit se camoufler sous tant de facticité, car *le Bloom est la figure du civil au sein de l'universelle militarisation du désastre*.

La mauvaise substantialité

« *Tout ce que vous êtes, vous l'êtes à travers moi ; tout ce que je suis, je le suis seulement à travers vous*. »

Hitler

Le Bloom vit dans la terreur, et d'abord dans la terreur d'être reconnu comme Bloom.
Tout se passe comme si l'enfer mimétique où nous étouffons était jugé unanimement préférable à la rencontre avec soi.
Le Biopouvoir s'agence toujours plus visiblement en une économie dirigée des

subjectivations et des resubjectivations.
Il y a donc une fatalité dans l'emballement fébrile de la production industrielle de personnalités en kit, d'identités jetables et autres natures hystériques. Plutôt que de considérer leur vide central, les hommes, dans leur grand nombre, reculent devant le vertige d'une absence totale de *propriété*, d'une indétermination radicale, et donc, au fond, devant le gouffre de leur liberté. Ils préfèrent encore s'engloutir dans la mauvaise substantialité, vers laquelle, il est vrai, tout les pousse. Il faut alors s'attendre à ce qu'ils se découvrent, au détour d'une dépression inégalement larvée, telle ou telle racine enterrée, telle ou telle appartenance spontanée, telle ou telle incombustible qualité. Français, exclu, femme, artiste, homosexuel, breton, citoyen, pompier, musulman, bouddhiste ou chômeur, tout est bon qui permet de beugler sur un mode ou sur un autre, les yeux papillotant sur l'infini, le miraculeux « JE SUIS… ».
N'importe quelle particularité vide et consommable, n'importe quel rôle social fera donc l'affaire, puisqu'il s'agit seulement de conjurer son propre néant. Et comme toute vie organique fait défaut à ces formes pré-mâchées, elles ne tardent jamais à rentrer sagement dans le système

général d'échange et d'équivalence marchand, qui les reflète et les pilote.
La mauvaise substantialité signifie donc que l'ON a placé toute sa substance en consigne dans le Spectacle, et que celui-ci fait fonction d'*ethos* universel à la communauté céleste des spectateurs. Mais une ruse cruelle veut que cela ne fasse finalement qu'accélérer encore le processus d'effritement des formes d'existence substantielles. Sous la valse des identités mortes dont se prévaut successivement l'homme de la mauvaise substantialité, s'étire inexorablement son irrésolution première. Ce qui devrait masquer un défaut d'individualité non seulement y échoue, mais vient accroître la labilité de ce qui pouvait en subsister.
Le Bloom triomphe d'abord dans ceux qui le fuient.

Le Bloom est la réalité positive vers quoi fait signe l'empire du simulacre

Il est vain de prétendre, au sein du Spectacle, à la substantialité. Rien n'est en fin de compte moins authentique ni plus suspect que « l'authenticité ». Tout ce qui se prévaut d'un *nom propre* ou pré-

tend adhérer à soi ne peut être qu'usurpation ou niaiserie.

En imposant à chaque singularité vivante de se considérer comme particulière, c'est-à-dire d'un point de vue formel et extérieur à elle-même, le Spectacle la déchire de l'intérieur, il introduit en elle une inégalité, une différence. Il impose au moi de se prendre lui-même pour objet, de se réifier, de s'appréhender soi-même *comme un autre*. La conscience se trouve par là entraînée dans une fuite sans trêve, dans une scission perpétuelle qu'aiguillonne l'impératif, pour qui refuse de se laisser gagner à une paix mortelle, de se détacher de toute substance. En appliquant à toutes les manifestations de la vie son inlassable travail de dénomination, et par là d'inquiète réflexivité, le Spectacle arrache à jet continu le monde à son immédiateté. En d'autres termes, il produit le Bloom et le reproduit : la *caillera* qui se connaît comme *caillera* n'est déjà plus une *caillera*, elle est un Bloom qui *joue* à la *caillera*.

Beaucoup de choses que nous appelons de noms millénaires ont cessé d'exister depuis longtemps. Nous n'avons pas besoin de néologismes pour remplacer les termes

L'homme est l'indestructible
qui peut être infiniment détruit.
Blanchot

L'Indestructible est un ; il est chaque
homme entièrement et tous l'ont
en commun. Il est l'inaltérable ciment
qui lie les hommes à jamais.
Kafka

Cette nuit du monde,
ce néant vide qui contient tout
dans sa simplicité abstraite,
cette forme de la pure inquiétude…
Hegel

anciens : c'est uniformément « Bloom » qu'il faut leur substituer. Il n'y a plus, par exemple, cette réalité prétendument substantielle que l'on nommait « la famille » ; il n'y a même plus de pères, de mères, de fils ni de sœurs ; il n'y a plus que des Bloom qui jouent à la famille, au père, à la mère, au fils ou à la sœur. On trouvera tout aussi peu, de nos jours, de philosophes, d'artistes ou d'écrivains : il n'y a plus guère, dans ces rôles de figuration, que des Bloom qui produisent des marchandises culturelles, et prennent les poses référentielles qui seyent à leur position. Pour comble, les paysans eux-mêmes ont fini par se résoudre à jouer aux paysans. Ce serait, paraît-il, plus rentable.

Il nous est interdit, sous le présent régime des *choses*, de durablement nous identifier à aucun contenu particulier, mais seulement *au mouvement de s'arracher à chacun d'eux*.

Sua cuique persona

La question de savoir ce qui, dans la réalité présente, est masque et ce qui ne l'est pas, n'a pas d'objet. Il est tout simplement

grotesque de prétendre s'établir en deçà du Spectacle, en deçà d'un mode de dévoilement dans lequel toute chose se manifeste de telle façon que son apparence y est devenue autonome, c'est-à-dire comme *masque*. Son déguisement est *en tant que déguisement* la vérité du Bloom, c'est-à-dire *qu'il n'y a rien derrière*, ou plutôt, ce qui ouvre des horizons autrement plus désinvoltes, que derrière réside *le Rien*, qui est une puissance.

Que le masque constitue la forme d'apparition générale dans l'universelle comédie à laquelle il n'est que les tartufes qui croient encore échapper, cela ne signifie pas qu'il n'y ait plus de vérité, mais que celle-ci est devenue quelque chose de subtil et de piquant.
La figure du Bloom trouve son expression la plus haute en même temps que la plus méprisable dans le « langage de la flatterie », et dans cette équivoque, il n'y a lieu de geindre ni de se réjouir, mais seulement d'en découdre.

« *Ici le Soi voit sa certitude de soi, comme telle, être la chose la plus vide d'essence ; il voit sa pure personnalité être l'absolue impersonnalité. L'esprit de sa gratitude est donc autant*

le sentiment de cette profonde abjection que celui de la plus profonde révolte. Puisque le pur Moi se voit lui-même à l'extérieur de soi et déchiré, dans ce déchirement tout ce qui a continuité et universalité, ce qu'on nomme loi, bien, droit, est désintégré du même coup et est allé au gouffre. »
(Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*)

Le règne du travestissement précède toujours de peu l'achèvement d'un règne. On aurait tort de faire basculer le masque du côté de la domination, car celle-ci s'est de tout temps sue menacée par la part de nuit, de sauvagerie et d'impersonnalité *en acte* qu'introduit l'irruption du masque. Ce qui est *mauvais* dans le Spectacle, c'est plutôt que les visages se soient pétrifiés jusqu'à devenir eux-mêmes semblables à des masques, et qu'une instance centrale se soit érigée en *maître des métamorphoses*.

Les vivants sont ceux qui sauront se pénétrer des paroles du forcené qui proclamait, tremblant : « *Heureux celui que l'écœurement des visages vides et satisfaits décide à se couvrir lui-même du masque : il retrouvera le premier l'ivresse orageuse de tout ce qui danse à mort sur la cataracte du temps*. »

« L'aliénation est aussi bien l'aliénation d'elle-même. »

Hegel

Historiquement, c'est dans la figure du Bloom que l'aliénation du Commun atteint son degré d'intensité maximal. Il n'est pas si aisé de se représenter à quel point l'existence de l'homme en tant qu'être singulier et son existence en tant qu'être social ont dû *en apparence* devenir étrangères l'une à l'autre pour qu'il lui soit possible de parler de « lien social », c'est-à-dire de saisir son être-en-commun comme quelque chose d'objectif, d'extérieur à lui et comme lui faisant face.

C'est une véritable ligne de front qui passe au beau milieu du Bloom, et qui détermine sa neutralité schizoïde. La militarisation du désastre s'entend comme une dernière sommation, à lui faite, de choisir son camp : il lui faudra endosser de façon inconditionnelle *n'importe quel* rôle social, *n'importe quelle* servitude, ou crever de faim.
On a ici affaire à un genre de mesure d'urgence qu'adoptent ordinairement les régimes aux abois ; qui permet seulement d'occulter le Bloom, non de le supprimer.

Mais pour l'heure, cela est suffisant. L'essentiel est que l'œil qui considère le monde à la manière extérieure du Spectacle puisse assurer que l'ON n'a jamais rien vu de tel de ce côté-ci des Pyrénées – « vous dites ? un quoi ? un Bloom ??? » – que ce n'est que chimère de métaphysicien, et critique avec ça. Il importe seulement que la mauvaise foi puisse se faire bonne conscience, qu'elle puisse nous opposer ses invraisemblances estampillées. Au reste, comment pourrait-il jamais apparaître *en tant que tel* dans le Spectacle celui que l'ON a par essence dépossédé de toute apparence ?
Il est dans le destin du Bloom de n'être *visible* que dans la mesure où il a part à la mauvaise substantialité, que dans la mesure, donc, où il se renie comme Bloom.

Toute la radicalité de la figure du Bloom se concentre dans ce fait que l'alternative devant laquelle il se trouve en permanence placé dispose d'un côté le meilleur et de l'autre le pire, sans que la zone de transition entre l'un et l'autre ne lui soit accessible. Il est le noyau neutre qui met en lumière le rapport d'analogie entre le point le plus haut et le point le plus bas. Son défaut d'intérêt peut constituer une insigne ou-

verture à l'*agapê*, ou le désir de seulement fonctionner, comme rouage, dans une entreprise technocratique d'extermination par exemple. De même, l'absence de personnalité peut préfigurer le dépassement de la personnalité classique pétrifiée, comme aussi bien l'inconséquence terminale du *branché* métropolitain.

Il y a le « *me ne frego* » du fascisme, et il y a le « *me ne frego* » de l'insurgé. Il y a la banalité du mal, et il y a *la banalité du bien*. Mais dans les circonstances de la domination, la banalité du Bloom se manifeste toujours comme banalité du mal. Ainsi pour le XXe siècle, le Bloom aura été Eichmann bien plus qu'Elser[1] ; Eichmann dont Hannah Arendt rapporte qu'« il était évident pour tous qu'il n'était pas un "monstre" », dont « on ne pouvait s'empêcher de penser que c'était un *clown* ». Soit dit en passant, il n'y a *aucune* différence de nature entre Eichmann qui s'identifie *sans reste* avec sa fonction criminelle et le *branché* qui, ne pouvant assumer sa non-appartenance fondamentale à ce monde, ni les conséquences d'une situation d'exil, se voue à la consommation frénétique des *signes* d'appartenance que cette société vend si cher. Mais d'une façon

plus générale, c'est partout où l'ON parle d'« économie » que prospère la banalité du mal. Et c'est encore elle qui perce sous les allégeances de tous ordres que les hommes portent à la « nécessité », du « on fait aller » au « c'est comme ça » en passant par le « il n'y a pas de sot métier ».

Là commence l'extrême malheur, quand tous les attachements sont remplacés par celui de survivre. L'attachement apparaît à nu. Sans autre objet que soi-même. Enfer.

L'homme intérieur

La pure extériorité des conditions d'existence forme aussi l'illusion de la pure intériorité.
Le Bloom est cet être qui a repris en lui-même le vide qui l'entoure.
Chassé de tout lieu propre, il est *lui-même* devenu un lieu.
Banni du monde, il s'est *fait* monde.
Ce n'est pas en vain que Paul, les gnostiques et plus tard les mystiques chrétiens ont distingué entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, car dans le Bloom cette séparation est *historiquement* advenue.

La condition marginale de ceux qui, tels l'homme intérieur de Rusbrock l'Admirable se sentent « plus enclins vers le dedans que vers le dehors », qui vivent « n'importe où, et au milieu de n'importe qui, dans les profondeurs de la solitude [...] à l'abri de la multiplicité, à l'abri des lieux, à l'abri des hommes », est depuis lors devenue la condition *commune*.

Rares sont ceux, pourtant, qui l'aient expérimentée *positivement*, qui aient eu la force de la *vouloir*. Pessoa :

« *Pour me créer, je me suis détruit ; je me suis tellement extériorisé au-dedans de moi-même, qu'à l'intérieur de moi-même, je n'existe plus qu'extérieurement. Je suis la scène vivante où passent divers acteurs, jouant diverses pièces*. »

Mais pour l'heure, si le Bloom s'apparente à cet homme intérieur, ce n'est le plus souvent que de façon négative. L'habitacle inessentiel de sa personnalité ne recèle guère que le sentiment de se trouver entraîné par une chute sans fin dans un espace sous-jacent, obscur et enveloppant, comme si sans cesse il se précipitait en lui-même tout en s'effritant. Goutte à goutte, par un perlement régulier, son être suinte, file, et s'extravase. Son intériorité est de moins en moins un espace ou une

substance, et de plus en plus un *seuil* et son passage.
De là aussi que le Bloom soit au fond un *esprit* libre, car il est un esprit vide.

« ***Quiconque sera ainsi sorti de lui-même sera proprement rendu à lui-même*. »
Maître Eckhart

L'« essence » extatique du Bloom s'énonce ainsi :

DANS TOUT CE QU'IL EST,
LE BLOOM EST *HORS DE SOI*.

Sous l'empire du Biopouvoir et de la Publicité autonome – la tyrannie du ON –, la structure extatique de l'existence humaine devient manifeste sous la forme d'un état schizoïde généralisé. Chacun distingue désormais entre son « vrai moi », pur, détaché de toute manifestation objectivable, et le système de son « faux moi », social, joué, contraint, inauthentique.
Dans chacune de ses déterminations – dans son corps, dans ses « qualités », dans ses gestes, dans son langage –, le Bloom sent bien qu'il sort, qu'il *est sorti* de

Clown

Un jour.
Un jour, bientôt peut-être.
Un jour, j'arracherai l'ancre
qui tient mon navire loin des mers.
Avec la sorte de courage
qu'il faut pour être rien et rien que rien,
Je lâcherai tout ce qui paraissait m'être
indissolublement proche.
Je le trancherai, je le renverserai,
je le romprai, je le ferai dégringoler.
D'un coup dégorgeant ma misérable
pudeur, mes misérables combinaisons
et enchaînements « de fil en aiguille ».
Vidé de l'abcès d'être quelqu'un, je boirai
à nouveau l'espace nourricier. …

soi. Et il *contemple* cette sortie. Et il *est* l'errance parmi ces attributs, dans cette contemplation.
Son devenir est un devenir-étranger.

Léon Bloy avait en son temps rapproché le capitaliste du mystique. *Le Sang des pauvres* consacre plusieurs pages à une interprétation assez libre du « caractère fétiche de la marchandise » :
« *cet argent qui n'est que la figure visible du sang du Christ circulant dans tous ses membres* », « *loin de l'aimer pour les jouissances matérielles dont il se prive, (l'avare) l'adore en esprit et en vérité, comme les Saints adorent le Dieu qui leur fait un devoir de la pénitence et une gloire du martyre. Il l'adore pour ceux qui ne l'adorent pas, il souffre à la place de ceux qui ne veulent pas souffrir pour l'argent. Les avares sont des mystiques ! Tout ce qu'ils font est en vue de plaire à un invisible Dieu dont le simulacre visible et si laborieusement recherché les abreuve de tortures et d'ignominie* ».
Si le capitaliste tient du mystique par son activité, le Bloom tient de lui par sa *passivité*. Et de fait, rien ne ressemble plus à la situation existentielle du Bloom que le *détachement* des mystiques. Sa conscience

… À coups de ridicules, de déchéances (qu'est-ce que la déchéance ?), par éclatement, par vide, par une totale dissipation-dérision-purgation, j'expulserai de moi la forme qu'on croyait si bien attachée, composée, coordonnée, assortie à mon entourage et à mes semblables, si dignes, si dignes mes semblables.

*Réduit à une humilité de catastrophe,
à un nivellement parfait comme après
une intense trouille.
Ramené au-dessus de toute mesure
à mon rang réel, au rang infime
que je ne sais quelle idée-ambition
m'avait fait déserter.
Anéanti quant à la hauteur, quant
à l'estime. …*

réifiée l'affecte d'une sûre propension à la contemplation, tandis que son indifférence correspond à ce « juste détachement (qui) n'est rien d'autre que le fait que l'esprit se tienne immobile face à toutes vicissitudes d'amour et de souffrance, d'honneur, de honte et d'outrage ». Jusqu'à la perclusion.
Finalement, c'est au Dieu de Maître Eckhart que le Bloom fait penser, Dieu qui est défini comme « celui qui n'a pas de nom, qui est la négation de tous les noms et qui n'eût jamais de nom », comme le pur néant pour qui toutes choses sont néant.

Dans sa perfection, l'aliénation du Bloom recouvre l'aliénation originaire.

Partageons la pauvreté, pas la misère !

Chez Maître Eckhart, l'homme pauvre est celui qui : « ne veut rien, ne sait rien et n'a rien ».
Ultimement dépossédé, déchu de tout, muettement étranger à son monde, ignorant de soi-même comme de ce qui l'entoure, le Bloom réalise au cœur du processus historique, et dans toute sa plénitude, l'ampleur

… Perdu en un endroit lointain
(ou même pas), sans nom, sans identité.
CLOWN, abattant dans la risée,
dans l'esclaffement, dans le grotesque,
le sens que contre toute lumière
je m'étais fait de mon importance,
Je plongerai.
Sans bourse dans l'infini-esprit
sous-jacent ouvert à tous
ouvert moi-même à une nouvelle
et incroyable rosée
à force d'être nul
et ras…
et risible…

Henri Michaux, *Peintures*

proprement métaphysique du concept de *pauvreté*.
Certainement, il avait fallu toute l'épaisse vulgarité d'une époque à laquelle l'économie tint lieu de métaphysique pour faire de la pauvreté une notion économique (maintenant que cette époque touche à son terme, il devient à nouveau évident que le contraire de la pauvreté n'est pas la richesse, mais la misère, et que des trois, la pauvreté seule a le sens d'une perfection. La pauvreté désigne l'état de celui *qui peut user de tout*, n'ayant rien en propre, et la misère l'état de celui *qui ne peut user de rien*, soit qu'il ait trop, soit que le *temps* lui fasse défaut, soit qu'il soit sans communauté.)
Ainsi, tout ce que l'idée de richesse a pu charrier, à travers l'histoire, de quiétude bourgeoise, de plénitude *domestique*, de familière immanence avec l'ici-bas sensible, est quelque chose que le Bloom peut apprécier, par la nostalgie ou la simulation, mais non vivre. Avec lui, le bonheur est devenu une bien vieille idée, et pas seulement en Europe. En même temps que tout intérêt, et tout *ethos*, c'est la possibilité même d'une *valeur* d'usage qui s'est perdue. Le Bloom ne comprend que le langage surnaturel de la valeur d'échange. Il tourne vers le monde des yeux qui n'y

Regardez-le, vous en avez fait cet homme pourri, jaunâtre, ce qui doit ressembler le mieux à ce que vous pensez qu'il est par nature : le déchet, le rebut, vous avez réussi. Eh bien, on va vous dire ceci, qui devrait vous étendre raide si « l'erreur » pouvait tuer : vous lui avez permis de se faire l'homme le plus achevé, le plus sûr de ses pouvoirs, des ressources de sa conscience et de la portée de ses actes, le plus fort. […] *Vous jouissez devant ce déchet qui se tient debout sous vos yeux, mais c'est vous qui êtes volés, baisés jusqu'aux moelles. On ne vous montre que les furoncles, les plaies, les crânes gris, la lèpre, et vous ne croyez qu'à la lèpre. Vous vous enfoncez de plus en plus,* Ja wohl !,*on avait raison, …*

voient rien, rien que le néant de la valeur. Ses désirs eux-mêmes ne se portent que sur des absences, des abstractions, dont la moindre n'est pas le cul de la Jeune-Fille[2]. Même quand le Bloom, en apparence, veut, il ne cesse pas de ne pas vouloir, car il veut à vide, car il veut le vide.
C'est pourquoi la richesse est devenue, dans le monde de la marchandise autoritaire, une chose grotesque et incompréhensible, une forme encombrée de la misère.
La richesse n'est plus désormais autre chose que ce qui *vous* possède, que ce par quoi l'ON vous tient.

Agapê

Le Bloom est un homme en qui tout a été socialisé, mais socialisé *en tant que privé*. Rien n'est plus exclusivement commun que ce qu'il appelle son « bonheur individuel ». Le Bloom est quelconque jusque dans le désir de se singulariser. En lui, toute différence substantielle d'avec les autres hommes a été *effectivement* abolie. Seule demeure une pure différence sans contenu. Et tout vise, dans le monde de la marchandise autoritaire, à maintenir cette pure

…ja wohl, alles scheisse ! *Votre conscience est tranquille. « On avait raison, il n'y a qu'à les regarder ! » Vous êtes mystifiés comme personne, et par nous qui vous menons au bout de votre erreur. On ne vous détrompera pas, soyez tranquilles, on vous emmènera au bout de votre énormité. On se laissera emmener jusqu'à la mort et vous y verrez de la vermine qui crève.*

On n'attend pas plus la libération des corps qu'on ne compte sur leur résurrection pour avoir raison. C'est maintenant, vivants et comme déchets que nos raisons triomphent. Il est vrai que ça ne se voit pas. Mais nous avons d'autant plus raison que vous avez moins de chances d'en apercevoir quoi que …

différence, qui est une pure séparation. Ainsi, le Bloom répond encore à un nom, mais ce nom ne signifie plus rien.

Tous les malentendus au sujet du Bloom tiennent à la profondeur du regard avec lequel on s'autorise à le dévisager. En tout état de cause, la palme de la cécité revient aux *sociologues* qui tels Castoriadis parlent de « repli sur la sphère privée » sans préciser que cette sphère a elle-même été *entièrement socialisée*. À l'autre extrême, nous trouvons ceux qui se sont laissés aller jusque *dans* le Bloom. Les récits qu'ils en ramènent s'apparentent tous, d'une manière ou d'une autre, à l'expérience du narrateur de *Monsieur Teste* découvrant le « chez-soi » de son personnage : « *Je n'ai jamais eu plus fortement l'impression du quelconque. C'était un logis quelconque, analogue au point quelconque des théorèmes – et peut-être aussi utile. Mon hôte existait dans l'intérieur le plus général*. » Le Bloom est bien cet être qui existe « dans l'intérieur le plus général ».

Ce n'est que dans les lieux et circonstances où l'effet de Spectacle se trouve temporairement suspendu que se dévoile la vérité la plus intime du Bloom : qu'il est, au

…ce soit. Non seulement la raison est avec nous, mais nous sommes la raison vouée par vous à l'existence clandestine. Et ainsi nous pouvons moins que jamais nous incliner devant les apparents triomphes. Comprenez bien ceci : vous avez fait en sorte que la raison se transforme en conscience. Vous avez refait l'unité de l'homme. Vous avez fabriqué la conscience irréductible. Vous ne pouvez plus espérer jamais arriver à faire que nous soyons à la fois à votre place et dans notre peau, nous condamnant. Jamais personne ici ne deviendra à soi-même son propre SS.

Robert Antelme, *L'Espèce humaine*

fond, dans l'*agapê*. Une telle suspension se produit de façon exemplaire dans le soulèvement, mais aussi au moment où nous nous adressons, par les rues de la métropole, à un inconnu, soit, en fin de compte, partout où les hommes doivent se reconnaître, par-delà toute spécification, en tant qu'hommes, en tant qu'êtres séparés, finis et exposés. Il n'est pas rare, alors, de voir de parfaits inconnus exercer envers nous leur commune humanité, en nous gardant d'un danger, en nous offrant leur paquet de cigarettes plutôt qu'une seule, comme nous l'avions demandé, ou en perdant à nous mener jusqu'à l'adresse que nous cherchions un quart d'heure de ce temps qu'ils comptent si chichement, par ailleurs. De tels phénomènes ne sont nullement justiciables d'une interprétation dans les termes classiques de l'ethnologie du don et du contre-don, comme peut l'être, à l'inverse, une certaine socialité de bistrot. Nul rang n'est ici en jeu. Nulle gloire n'est recherchée. Seule peut en rendre compte cette éthique du *don infini* connue dans la tradition chrétienne, et notamment franciscaine, sous le nom d'*agapê*.

L'*agapê* fait partie de la situation existentielle de l'homme qu'a *informé* la société

marchande dans son âge ultime. Et c'est à cet état qu'elle l'a disposé en le rendant à ce point étranger à lui-même et à ses désirs. En dépit de tous les signes contraires, et aussi inquiétant que cela puisse paraître, cette société couve une grave infection de bénévolat.

« *Soyez différents, soyez vous-mêmes !* » (réclame pour des sous-vêtements)

À maints égards, la société marchande ne peut se passer du Bloom. La rentrée dans l'effectivité des représentations spectaculaires, connue sous le vocable de « consommation », est entièrement conditionnée par la concurrence mimétique à laquelle son néant intérieur pousse le Bloom. Le jugement tyrannique du ON demeurerait un article d'universelle moquerie si « être » ne signifiait pas dans le Spectacle « être différent », ou du moins s'y efforcer. Ce n'est donc pas tant, ainsi que le notait le bon Simmel, que « l'accentuation de la personne se réalise au moyen d'un certain trait d'impersonnalité », mais plutôt que l'accentuation de l'impersonnalité serait impossible sans un certain *travail* de la personne.

Naturellement, ce qui se renforce avec l'originalité que l'ON prête au Bloom, ce n'est jamais la singularité de celui-ci, mais le ON lui-même, autrement dit : la mauvaise substantialité. Toute reconnaissance *dans* le Spectacle n'est que reconnaissance *du* Spectacle.
Sans le Bloom, donc, la marchandise ne serait rien de plus qu'un principe purement formel, privé de tout contact avec le devenir.

I would prefer not to

En même temps, il est certain que le Bloom porte en lui la ruine de la société marchande. On retrouve chez lui ce caractère d'ambivalence qui signe toutes les réalités par lesquelles se manifeste *le dépassement de la société marchande sur son propre terrain*.
Dans cette dissolution, ce ne sont pas les grands édifices de la superstructure qui se trouvent d'abord attaqués, mais au contraire les fondations depuis longtemps désertées. L'invisible précède le visible, et c'est imperceptiblement que le monde change de base.
Le Bloom ne déclare pas l'abolition de ce dont il emporte la fin, il le vide juste de si-

gnification, et le réduit à l'état de simple forme rémanente, en attente de démolition. En ce sens, il est permis d'affirmer que le bouleversement métaphysique dont il est synonyme est déjà derrière nous, mais que le gros de ses conséquences est encore à venir.

Avec le Bloom, à qui fait défaut l'intimité à soi qui fondait la propriété privée, celle-ci a perdu toute substance : qu'y a-t-il encore de *propre* ? a fortiori de proprement privé ? La propriété privée subsiste ici seulement de façon empirique, comme abstraction morte planant au-dessus d'une réalité qui lui échappe toujours plus visiblement.

Le droit, le Bloom ne le conteste pas, il le *dépose*. Et comment, en effet, le droit ne se trouverait pas définitivement périmé par cet être qui n'est pas un sujet, dont les actes ne se rapportent à nulle personnalité, et dont les comportements ne sont pas plus tributaires des catégories bourgeoises d'intérêt et de motivation, que de passion ou de responsabilité ?
Devant le Bloom, donc, le droit perd toute compétence à rendre la justice – que peut bien signifier la justice pour un être indifférent ? – Et c'est à peine si l'ON peut s'en

remettre à la stricte terreur policière. Car dans le monde du toujours-semblable, on ne croupit guère plus en prison qu'au Club Méditerranée : la vie y est partout identiquement absente.
De là qu'il importe tant, pour la domination, que les prisons deviennent de façon notoire des lieux de torture prolongée.

Mais c'est de l'économie elle-même, et par là de toute notion d'utilité, de crédit ou de rationalité instrumentale, que le Bloom a surtout fait une chose passée. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison de la reconstitution planifiée et publique d'un *lumpenproletariat* dans tous les pays du capitalisme tardif : il s'agit par là, en dernier ressort, de dissuader le Bloom de s'abandonner à son détachement essentiel, et ce par l'abrupte mais redoutable menace de la faim. Car du point de vue économique, cet « homme non-pratique » (Musil) est un producteur désastreusement malhabile, et un consommateur tout à fait irresponsable. Son égoïsme lui-même est déchéant : c'est un *égoïsme sans ego*.

Si le Bloom n'a pu manquer de ravager dans son principe la politique classique, c'est pour partie par défaut : il n'y a pas

Je suis passé parmi eux en étranger, mais nul d'entre eux n'a vu que je l'étais. J'ai vécu parmi eux en espion, mais personne – pas même moi – n'a soupçonné que je l'étais. Tous me prenaient pour un de leurs proches : nul ne savait qu'il y avait eu échange à ma naissance. Ainsi je fus semblable aux autres sans aucune ressemblance, frère de chacun sans être d'aucune famille.

Je venais de pays prodigieux, de paysages plus beaux que la vie, mais ces pays, je ne les ai jamais évoqués. Mes pas étaient semblables aux leurs sur les parquets ou sur les dalles, mais mon cœur était loin, tout en battant bien près, maître fictif d'un corps exilé et étranger….

plus de mise en équivalence imaginable au sein de l'universel que d'élection sénatoriale chez les rats – chaque rat est à un titre égal et inaliénable un représentant de son espèce, *primus inter pares* –, mais aussi pour partie par excès, parce que le Bloom se meut spontanément dans l'irreprésentable, qu'il est lui-même.

Que penser, enfin, des tracas que ce fils ingrat cause au Spectacle, lui sur qui tous les personnages et tous les rôles glissent en un murmure qui dit *I would prefer not to* ?

Tiqqun

« *Pour les éveillés, il y a un monde un et commun, tandis que parmi ceux qui dorment, chacun s'en détourne vers le sien propre.* »

Héraclite

Le *Tiqqun* va au fond des choses. Il ne traverse encore que le purgatoire. Il mène son affaire avec méthode. Le *Tiqqun* est la seule conception admissible de la révolution. Non pas celle qu'il *faut* attendre, encore moins celle que l'on *peut* préparer : mais celle qui *s'accomplit* selon sa pulsation invisible dans une temporalité intérieure à l'histoire.

…Personne ne m'a vraiment connu sous ce masque de la similitude, ni n'a même su que je portais un masque, parce que personne ne savait qu'en ce monde il est des êtres masqués. Personne n'a jamais imaginé qu'à côté de moi se tenait toujours quelqu'un d'autre, qui était moi en fin de compte. On m'a toujours cru identique à moi-même.

Bernardo Soares,
Le Livre de l'intranquillité

Le *Tiqqun* n'est pas un point assignable, à plus ou moins brève échéance, dans l'avenir, même s'il est aussi cela, mais plutôt le « mouvement réel qui abolit l'état de choses existant ».
Le *Tiqqun est toujours déjà là*, c'est-à-dire qu'il n'est que le *processus de la manifestation de ce qui est*, qui comporte aussi bien l'*annulation* de ce qui n'est pas.
La fragile positivité de ce monde tient précisément à ce qu'il n'est rien, rien que la *suspension* du *Tiqqun*. Cette suspension époquale est désormais sensible partout. Même, il n'y a plus qu'elle qui soit encore véritablement sensible.
Le Bloom fait partie du *Tiqqun*. Précisément parce qu'il est l'homme du nihilisme accompli, sa destination est d'opérer la sortie du nihilisme, ou périr. L'intuition du prolétariat, chez Marx, vise cela, mais gauchit sa trajectoire devant sa cible. On lit ainsi dans *L'Idéologie allemande* : « *En face des forces productives se dresse la majorité des individus à qui ces forces ont été arrachées et qui, frustrés ainsi de toute la substance réelle de leur vie, sont devenus des êtres abstraits, mais qui, précisément pour cette raison, sont en mesure de nouer des relations entre eux* en tant qu'individus. »

Mais c'est exactement dans la mesure où il *n'est pas* un individu que le Bloom est à même de nouer des relations avec ses semblables. L'individu porte dans sa trompeuse intégrité, de façon atavique, la répression *de* la communication, ou la nécessité de sa facticité. L'ouverture extatique de l'homme, et nommément du Bloom, ce Je qui est un ON, ce ON qui est un Je, est cela même contre quoi la fiction de l'individu fut inventée.

Le Bloom ne fait pas l'expérience d'une finitude particulière ou d'une séparation déterminée, mais de *la* finitude et de *la* séparation ontologiques, communes à tous les hommes. Aussi bien, le Bloom n'est seul qu'*en apparence*, car il n'est pas seul à être seul, tous les hommes ont cette solitude *en commun*. Il vit comme un étranger dans son propre pays, inexistant et en marge de tout, mais tous les Bloom habitent *ensemble* la patrie de l'Exil. Tous les Bloom appartiennent indistinctement à un même monde qui est l'oubli du monde. Ainsi donc, le Commun est aliéné, mais il ne l'est qu'*en apparence*, car il est encore aliéné *en tant que Commun* – l'aliénation du Commun ne désigne que le fait que ce qui leur est commun *apparaisse* aux

hommes comme quelque chose de particulier, de propre, de privé.
Et ce Commun issu de l'aliénation du Commun, et que celle-ci forme, n'est rien d'autre que le Commun véritable et unique parmi les hommes, leur aliénation originaire : finitude, solitude, exposition. Là, le plus intime se confond avec le plus général, et le plus « privé » est le mieux partagé.

Tu t'es vu quand t'as bu ?

« *On le dit mort au monde car il n'a de goût pour rien de ce qui est terrestre*. »

Maître Eckhart

Comme ON le devine sans peine, il se dessine là pour la domination marchande une possibilité *catastrophique* dont il importe de conjurer l'actualisation par tous les moyens : que le Bloom *veuille* ce qu'il est, qu'il se réapproprie son impropriété.
Cette « société », c'est-à-dire l'ensemble des situations qu'elle autorise, ne craint rien tant que le Bloom, cet « homme maudit qui n'a pas d'affaires, pas de sentiments, pas d'attaches, pas de propriété, pas même un nom qui lui appartiennent. » (Netchaïev)
Elle doit être considérée, jusque dans ses

plus misérables détails, comme un formidable dispositif agencé dans le dessein exclusif d'éterniser la condition du Bloom, qui est une condition de *souffrance*. Dans son principe, le divertissement n'est pas autre chose que la *politique* accordée à cette fin : éterniser la condition du Bloom commence par l'en distraire. Viennent ensuite, comme en cascade, la nécessité de contenir toute manifestation de la souffrance générale, qui suppose un contrôle toujours plus absolu de l'apparence, et celle de maquiller les effets par trop visibles de celle-ci, à quoi répond l'inflation démesurée du Biopouvoir. Car au point de confusion où les choses en sont arrivées, le *corps* représente, à l'échelle générique, le dernier interprète de l'irréductibilité humaine à l'aliénation. C'est à travers ses maladies et dysfonctionnements, et seulement à travers eux, que l'exigence de la connaissance de soi demeure pour chacun une réalité immédiate. Cette « société » n'aurait pas déclaré une telle guerre à outrance à la souffrance du Bloom si celle-ci ne constituait pas en elle-même et dans tous ses aspects une mise en cause intolérable de l'empire de la positivité, s'il n'y allait pas avec elle d'une révocation sans délai de toute illusion de participation à son immanence fleurie.

Maintenir dans la quotidienneté l'emploi de représentations et de catégories devenues inopérantes depuis longtemps, imposer périodiquement des versions éphémères mais ravalées des ponts-aux-ânes les plus édentés de la morale bourgeoise, entretenir par-delà l'évidence redoublée de leur fausseté et de leur péremption les tristes illusions de la « modernité », voilà autant de chapitres dans le pesant labeur qu'exige la perpétuation de la séparation entre les hommes.

Le ON décide à l'avance de ce qui est compréhensible et de ce qui, étant incompréhensible, doit être rejeté. Le Bloom et son extase sont incompréhensibles ; ils doivent être rejetés. Sa pauvreté aussi est réputée infréquentable, dans la Publicité aliénée – et il est bien vrai que le capitalisme aura tout fait pour que la pauvreté soit en son sein identique à la misère, la propriété d'une chose y étant toujours essentiellement *le droit de priver les autres de son usage*. ON est même prêt, pour que le Bloom demeure dans la *honte* de sa pauvreté, à lui permettre de se subjectiver dans cette honte. Le cadre raté trouvera ainsi dans la panoplie des écrivains à la mode de quoi s'identifier, de quoi se rassurer : oui, l'homme abject est bien en

train de devenir une forme de vie honorable. Autrement, il pourra se tourner vers le bouddhisme, cette écœurante et sordide guimauve de spiritualité pour salariés accablés, qui regarde comme une ambition déjà bien excessive que d'enseigner à ses fidèles émerveillés et stupides l'art périlleux de barboter dans leur propre nullité. Il est de toute première instance, du point de vue de la domination, que nous ne nous reconnaissions jamais sous les traits du Bloom, que nous nous apparaissions à nous-mêmes et les uns aux autres comme des objets opaques et effrayants. À tout hasard, ON prête au Bloom des idées, des désirs et une subjectivité. ON le dote de tout ce qu'il faut pour qu'il reste cet homme mutique dans la bouche duquel le Spectacle place les mots qu'il veut entendre. ON ne répugne même pas à manier le Bloom contre lui-même, à retourner contre lui sa propre impersonnalité, précisément en le personnifiant, dans « la société », « les gens » ou encore « le citoyen lambda ».

Tout cela converge en une sommation sociale toujours plus exorbitante à « être soi-même », c'est-à-dire en une stricte assignation à résidence dans une des identités reconnues par la Publicité autonome.

Parallèlement, les processus de subjectivation et de désubjectivation deviennent de plus en plus violents et leur contrôle de plus en plus millimétré. Et comme ce contrôle ne peut fonctionner que dans une stricte économie du temps, une synchronie, le Bloom se voit dorénavant régulièrement exhorté à être « fier » de ceci ou cela, fier d'être homo ou techno, beur, black ou caillera. Quoi qu'il arrive, il faut que le Bloom soit quelque chose, et n'importe quoi plutôt que rien.

Manè, Thecel, Pharès

Adorno spéculait, dans *Prismes*, que « *des hommes qui n'existeraient plus que pour autrui, étant le zôon politikon absolu, auraient certes perdu leur identité, mais ils échapperaient en même temps à l'emprise de la conservation de soi, qui assure la cohésion du "meilleur des mondes" tout comme celle du vieux monde. L'interchangeabilité totale détruirait la substance de la domination et promettrait la liberté*. »
Entre-temps, le Spectacle a eu tout loisir d'éprouver la justesse de ces conjectures, mais il s'est aussi victorieusement em-

ployé à décevoir cette incongrue promesse de liberté. Naturellement, cela ne pouvait aller sans durcissements, et le monde de la marchandise a dû se faire, dans l'exercice de sa dictature, toujours plus implacable.

De « crises » en « reprises » et de « reprises » en dépressions, la vie dans le Spectacle n'a cessé, depuis 1914, de devenir plus étouffante. Un air de terreur s'accroche désormais à tous les regards, jusque dans les prétendues liesses populaires. Le mot d'ordre planétaire de « transparence » explicite ce climat de guerre permanente livrée à l'opacité du Bloom, comme aussi bien le caractère sursitaire de l'existence qui en découle.

Comme première réponse à cette situation, on voit se répandre parmi les Bloom, en même temps que le goût de l'anonymat et une certaine défiance envers la visibilité, la haine des *choses*. Une hostilité métaphysique rentrée à l'égard de l'existant menace d'éclater à tout instant et en toutes circonstances.

À l'origine de cette instabilité se trouve un désordre, un désordre qui vient de la force inemployée, d'une négativité qui ne peut éternellement demeurer sans emploi, sous peine de détruire *physiquement* qui la vit.

Le plus souvent, cette négativité reste muette, quoique sa contention se manifeste couramment par une formalisation hystérique de tous les rapports humains. Mais déjà nous atteignons la zone critique où le refoulé fait son retour, et ce hors de toute proportion. Une masse toujours plus compacte de crimes, d'*actes étranges* faits de « violences » et de destructions « sans mobile apparent » assiège le quotidien des démocraties biopolitiques – de manière générale, le Spectacle appelle « violence » tout ce qu'il entend traiter par la force, tout ce contre quoi il veut pouvoir manifester tout son arbitraire ; cette catégorie n'a de validité qu'au sein du mode de dévoilement marchand, lui-même sans validité, qui hypostasie toujours le moyen par rapport à la fin, soit ici l'acte lui-même au détriment de sa signification immanente.

Incapable de les prévenir et plus encore de les comprendre, la domination marchande se dit décidée à ne pas laisser passer de pareilles atteintes au contrôle social des comportements. Elle fait donc entendre ses habituelles rodomontades sur la vidéosurveillance et la « tolérance zéro », la répression des « incivilités » et le « sentiment d'insécurité »; comme si le sur-

veillant ne devait pas lui-même être surveillé, comme si le « sentiment d'insécurité » n'était pas *ontologiquement* dévolu au Bloom !

Quand un maton socialiste haut placé dans la bureaucratie d'un quelconque syndicat d'enseignants japonais se penche sur les petits Bloom, il s'inquiète : « *Le phénomène est d'autant plus préoccupant que les auteurs de ces violences sont souvent des « enfants sans histoire ». Auparavant, on repérait un enfant à problèmes. Aujourd'hui, la plupart ne se révoltent pas, mais ils ont tendance à fuir l'école. Et, si on les réprimande, la réaction est disproportionnée : ils explosent*. » (*Le Monde*, jeudi 16 avril 1998) Une dialectique infernale est ici à l'œuvre, qui veut que de semblables « explosions » deviennent, à mesure que s'accentuera le caractère massif et systématique du contrôle nécessaire à leur prévention, toujours plus fréquentes, plus fortuites et plus féroces. C'est un fait d'expérience peu contesté : la violence de la déflagration croît avec l'excès du confinement.

Dans le Bloom, la domination, qui avait jugé bon, il y a plusieurs siècles de cela, d'imposer l'économie comme *morale* au motif que le commerce rendait les hommes

doux, prévisibles et inoffensifs, voit son projet se renverser en son contraire : à l'épreuve, il apparaît que l'« *homo oeconomicus* », dans sa perfection, est aussi celui qui périme l'économie; et la périme comme ce qui, l'ayant privé de toute substance, l'a rendu *parfaitement imprévisible*.
L'homme sans contenu a, tout compte fait, le plus grand mal à se contenir.

L'ennemi inavouable

En quoi tout Bloom est, en tant que Bloom, un agent du Parti Imaginaire.

Devant cet ennemi inconnu – au sens où l'on peut parler d'un Soldat Inconnu, c'est-à-dire d'un soldat connu de tous comme inconnu, singularisé comme quelconque – qui n'a ni nom, ni visage, ni épopée propre, qui ne ressemble à rien, mais se tient partout camouflé dans l'ordre de la possibilité, l'inquiétude de la domination vire de plus en plus nettement à la paranoïa. C'est d'ailleurs un spectacle plutôt comique, pour l'œil détaché, que ce pli qu'elle a pris dorénavant de pratiquer d'elle-même la décimation dans ses propres rangs, à tout hasard.

Il y a quelque chose d'*objectivement terrifiant* dans ce triste quadragénaire qui sera demeuré jusqu'au moment du carnage, le plus normal, le plus plat, le plus insignifiant des hommes moyens. Jamais on ne lui a entendu déclarer sa haine de la famille, du travail ou de sa banlieue petite-bourgeoise, jusqu'au petit matin où il se lève, se lave, prend son petit-déjeuner alors que sa femme, sa fille et son fils dorment encore, charge son fusil de chasse et leur fait à tous trois discrètement sauter la cervelle. Devant ses juges, comme devant la torture, le Bloom restera muet sur les motifs de son crime. Pour partie parce que la souveraineté est sans raison, mais aussi parce qu'il pressent que c'est au fond la pire atrocité qu'il puisse faire subir à cette « société » que de le laisser inexpliqué.

C'est ainsi que le Bloom est parvenu à insinuer dans tous les esprits la certitude empoisonnée qu'il y a en chaque homme un ennemi de la civilisation qui sommeille. De toute évidence, il n'a pas d'autre fin que de dévaster ce monde, c'est même là son destin, mais cela il ne le dira jamais. Car sa stratégie est de produire le désastre, et autour de lui *le silence*.

« ***Car ce que le crime et la folie objectivent, c'est l'absence d'une patrie transcendantale***. »
Lukàcs, *Théorie du roman*

À mesure que les formes désolées où l'on prétend nous contenir resserrent leur tyrannie, de bien curieuses manifestations frappent l'attention.
L'amok s'acclimate en plein cœur des sociétés les plus avancées, sous des formes inattendues, chargé d'un sens nouveau.
Dans les territoires qu'administre la Publicité autonome, de tels phénomènes de désintégration sont de ces rares choses qui livrent à nu le véritable état du monde, *le pur scandale des choses*.
En même temps qu'ils révèlent les lignes de force dans le règne de l'inerte, ils donnent la mesure du possible que nous habitons.
Et c'est pourquoi ils nous sont, dans leur distance même, si familiers.
Les traces de sang qu'ils laissent derrière eux marquent les derniers pas d'un homme qui eut le tort de vouloir s'évader *seul* de la terreur grise où il était, à si grands frais, détenu. Notre disposition à concevoir cela mesure ce qui reste de vie en nous.
Les vivants sont ceux qui comprennent *pour eux-mêmes* qu'au moment où la peur

et la soumission atteignent, dans le Bloom, leur figure ultime de peur et de soumission *absolues*, car sans objet, l'affranchissement de *cette* peur et de *cette* soumission proclame l'affranchissement, également absolu, de *toute* peur et de *toute* soumission. Celui qui redoutait indistinctement toutes choses ne peut, passé ce point, *plus rien* redouter. Il y a, par-delà les landes les plus extrêmes de l'aliénation, une zone claire et apaisée où l'homme est devenu incapable d'éprouver aucun *intérêt* pour sa *propre* vie, ni même un soupçon d'attachement à son endroit.
Toute liberté présente ou future qui se tiendrait quitte, d'une façon ou d'une autre, de ce détachement, de cette ataraxie, ne pourrait guère qu'énoncer les principes d'un servage plus *moderne*.

Les possédés du néant

« I'm sorry. Like Shakespeare says, Good wombs hath borne bad sons. »
Eric Harris, *Littleton*, 20 avril 1999

Sous l'écrasement de tout, il est peu d'issues.
Nous étendons le bras, mais il ne rencontre rien. ON a éloigné le monde de notre prise,

ON l'a mis hors de notre portée. Peu d'entre les Bloom parviennent à résister à la démesure de cette pression.

L'omniprésence des troupes d'occupation de la marchandise et la rigueur de son état d'urgence condamnent à brève échéance le plus grand nombre des projets de liberté. Aussi, partout où l'ordre semble fermement établi, la négativité préfère se retourner contre soi, en maladie, en souffrance ou en servitude forcenée. Il est pourtant des cas inestimables où des êtres isolés prennent l'initiative sans espoir ni stratégie de faire brèche dans le cours réglé du désastre.

Le Bloom en eux s'affranchit violemment de la *patience* où l'ON voudrait le faire languir à jamais. Et parce que le seul instinct qu'éduque une si hurlante présence du néant est celui de la destruction, le goût du Tout Autre revêt l'aspect du crime, et s'éprouve dans l'indifférence passionnée où son auteur parvient à se maintenir vis-à-vis de lui.

Cela se manifeste de la façon la plus *spectaculaire* par le nombre croissant de Bloom qui, petits et grands, convoitent, faute de mieux, l'envoûtement de l'acte surréaliste le plus simple (rappelons : « l'acte surréaliste le plus simple consiste,

revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule. Qui n'a pas eu, au moins une fois, envie d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur a sa place toute marquée dans cette foule, ventre à hauteur de canon. » (Breton) Rappelons aussi que cette inclination est demeurée chez les surréalistes, comme bien d'autres choses, une théorie sans pratique, tout comme sa pratique contemporaine reste le plus souvent sans théorie.)

Ces éruptions individuelles, qui sont vouées à se multiplier, constituent pour ceux qui n'ont pas encore cédé au sommeil cybernétique autant d'appels à la désertion et à la fraternité. La liberté qu'elles affirment n'est pas celle d'un homme particulier, s'ordonnant à une fin déterminée, mais celle de chacun, celle du genre : un seul homme suffit à attester que la liberté n'est pas encore disparue.

Le Spectacle ne peut métaboliser des traits porteurs de tant de poisons. Il peut les rapporter, mais jamais les dépouiller entièrement de leur noyau d'inexplicable, d'indicible et d'effroi. Ce sont les *Beaux Gestes* de ce temps, une forme désabusée de propagande par le fait dont le mutisme

idéologique ne fait qu'accroître le caractère inquiétant et sombrement métaphysique.

Paradoxes de la souveraineté

Dans le Spectacle, le pouvoir est partout, c'est-à-dire que *tous* les rapports sont en dernière instance des rapports de domination. Pour cette raison, aussi, nul n'y est souverain. C'est un monde objectif où chacun doit d'abord se soumettre pour soumettre à son tour.

Vivre conformément à l'aspiration fondamentale de l'homme à la souveraineté y est impossible, hors d'un instant, hors d'un *geste*.

Celui qui ne fait pas que jouer avec la vie a besoin du geste, afin que sa vie devienne pour lui plus réelle qu'un jeu orientable en toutes directions. Dans le monde de la marchandise, qui est le monde de la réversibilité généralisée, où toutes choses se confondent et se transforment les unes dans les autres, où tout n'est qu'équivoque, transition, éphémère et mélange, le geste seul *tranche*. Il découpe en l'éclat de sa nécessaire brutalité l'« après » insoluble dans son « avant » qu'à regret l'ON devra reconnaître comme *définitif*.

« Je ne suis RIEN » : cette parodie de l’affirmation est le dernier mot de la subjectivité souveraine, libérée de l’empire qu’elle voulut – ou qu’elle dut – se donner sur les choses… car je sais que je suis au fond cette existence subjective et sans contenu.

Georges Bataille, *La Souveraineté*

Le geste est *événement*. Il ouvre une plaie dans le chaos du monde, et fixe au fond de celle-ci son tesson d'univocité. Il s'agit pour lui d'établir si profondément les choses jugées différentes dans leur différence que ce qui les a séparées ne puisse plus jamais, par aucune possibilité, être effacé.
S'il y a quelque chose qui contrarie la domination dans le Bloom, c'est bien de constater que, même dépossédé de tout, l'homme dispose encore, dans sa nudité, d'une incoercible faculté métaphysique de répudiation : celle de donner la mort, aux autres comme à soi. La mort, à chaque fois qu'elle survient, fait un trou honteux dans le tissu biopolitique. Le nihilisme accompli, qui n'a rien accompli que la dissolution de toute altérité dans une immanence circulatoire sans limite, essuie là, toujours, une défaite : au contact de la mort, la vie cesse d'un coup d'aller de soi. Le *devoir de décision* qui sanctionne toute existence proprement humaine a toujours eu partie liée à l'approche de cet abîme.

La veille du jour de mars 1998 où il massacra quatre Bloom-écoliers et un Bloom-professeur, le petit Mitchell Johnson déclarait à ses camarades incrédules : « *Demain, je déciderai qui vivra, et qui*

mourra. » Ici, nous sommes aussi loin de l'érostratisme d'un Pierre Rivière, que de l'hystérie fasciste. Rien n'est plus frappant, dans les comptes rendus des carnages d'un Kipland Kinkel ou d'un Alain Oreiller, que leur état de froide maîtrise de soi, de détachement vertical à l'égard du monde. « *Je ne fais plus dans le sentiment* », dit Alain Oreiller en exécutant sa mère. Il y a quelque chose de calmement suicidaire dans l'affirmation d'une non-participation, d'une indifférence et d'un refus de souffrir si omnilatéraux.

Souvent, le Spectacle prend prétexte de cela pour parler d'actes « gratuits » – qualificatif générique par lequel celui-ci occulte les finalités qu'il ne *veut* pas comprendre, tout en profitant de cette trop belle occasion pour revivifier une des fausses antinomies favorites de l'utilitarisme bourgeois –, quand ces gestes ne sont dépris ni de haine ni de raisons. Il suffit pour s'en convaincre de visionner les cinq cassettes que les « monstres de Littleton » ont filmées en prévision de leur opération. Leur programme y apparaît sans mystère : « *Nous allons déclencher une révolution, une révolution des dépossédés*. »

Ici, la haine même est indifférenciée, libre de toute personnalité. La mort entre dans

l'universel de même qu'elle sort de l'universel, et elle est sans colère.

Notre affaire n'est pas de prêter une quelconque signification révolutionnaire à de tels actes, et à peine de leur conférer un caractère exemplaire. Bien plutôt, il s'agit de comprendre ce dont ils expriment la fatalité et de s'en saisir pour sonder les profondeurs du Bloom. Quiconque suivra cette voie verra que le Bloom n'est RIEN, mais que ce RIEN est le rien de la souveraineté, le vide de la pure puissance.

La contradiction entre l'isolement, l'apathie, l'impuissance, l'insensibilité du Bloom d'un côté et de l'autre son cassant besoin de souveraineté ne peuvent qu'amener plus de ces gestes absurdes, meurtriers, mais nécessaires et vrais. Le tout est de savoir à l'avenir les accueillir dans les termes justes. Ceux d'*Igitur*, par exemple :

« *Un des actes de l'univers vient d'être commis là. Plus rien, restait le souffle, fin de parole et geste unis – souffle la bougie de l'être, par quoi tout a été. Preuve*. »

L'époque de la parfaite culpabilité

Il n'est pas donné aux hommes le choix de ne pas combattre, mais seulement celui

du camp. La neutralité n'est rien de neutre, elle est même certainement le plus sanguinaire d'entre tous les camps.
Bien sûr, le Bloom, celui qui tire les balles comme celui qui leur succombe, est innocent. N'est-il pas vrai, après tout, qu'il n'est qu'une dépendance de la farce centrale ? A-t-il choisi, lui, de vivre dans ce monde, dont la perpétuation est le fait d'une totalité sociale autonome, qui lui semble de jour en jour plus extraterrestre ? Comment pourrait-il faire autrement, lilliputien égaré face au Léviathan de la marchandise, que de parler le langage de l'occupant spectaculaire, manger dans la main du Biopouvoir et participer à sa façon à la production et à la reproduction de l'horreur ?
Voilà comment le Bloom souhaiterait pouvoir s'appréhender : comme étranger, comme extérieur à soi-même. Mais dans cette défense, il ne fait qu'avouer *qu'il est lui-même la fraction de soi qui veille à l'aliénation du reste de son être*.
Qu'importe que le Bloom ne puisse être tenu pour responsable d'aucun de ses actes : il n'en demeure pas moins responsable de son irresponsabilité, contre laquelle il lui est *à chaque instant* offert de se prononcer. Parce qu'il a consenti, au moins négative-

ment, à n'être plus que le prédicat de sa propre existence, il fait *objectivement* partie de la domination, et son innocence est elle-même la parfaite culpabilité.
L'homme du nihilisme accompli, l'homme de l'« à quoi bon ? » qui va s'appuyant sur le bras du « qu'y puis-je ? », a bien tort de se croire vierge de toute faute au motif *qu'il n'a rien fait* et que tant d'autres sont dans la même situation que lui.
Que les hommes de ce temps participent également au crime qu'il constitue sans recours, c'est le Spectacle qui le suggère, qui convient si régulièrement que le meurtrier était « un homme ordinaire », un « élève comme les autres ». Mais il refuse de le reconnaître comme un *fait métaphysique* : ainsi que le cas des opérateurs des chambres à gaz d'Auschwitz nous l'a enseigné, la peur de la responsabilité n'est pas seulement plus forte que la conscience, elle est, dans certaines circonstances, plus forte que la peur de la mort.

Dans un monde d'esclaves sans maîtres, dans un monde de *collaborateurs*, dans un monde dominé par une véritable tyrannie de la servitude, l'acte surréaliste le plus simple est gouverné par rien moins que l'antique devoir de tyrannicide.

Homo sacer

« Un jour ou l'autre, les bombes se mettent à dégringoler pour que l'on croie enfin à ce que l'on refuse d'admettre, à savoir que les mots ont un sens métaphysique. »
Brice Parain, *L'Embarras du choix*

Les possédés du néant *commencent* par tirer les conséquences de leur condition de Bloom. Par là, ils en exposent le vertige : le Bloom est *sacer*, au sens où l'entend Giorgio Agamben, c'est-à-dire au sens d'une créature qui n'a sa place dans aucun droit, qui ne peut être jugée ni condamnée par les hommes, mais que n'importe qui peut tuer sans pour autant commettre de crime. Le Bloom est *sacer* dans la mesure exacte où il se sait *possédé* par la vie nue, dans la mesure où, tel le musulman dans les camps, il est le simple témoin de son propre devenir-inhumain.
L'insignifiance et l'anonymat, la séparation et l'étrangeté ne sont pas des circonstances poétiques que le penchant mélancolique de certaines subjectivités tend à s'exagérer : la portée de la situation existentielle ainsi caractérisée, le Bloom, est *totale*, et *politique* au premier chef.
Est sacer *quiconque est sans communauté*. N'être rien, demeurer en deçà de toute

reconnaissance ou se présenter comme la pure individualité non-politique suffisent à faire de n'importe quel homme un être dont la disparition est ininscriptible. Quelqu'intarissables que soient les litanies de la miséricorde – regrets éternels, etc. –, une telle mort survient dans le dérisoire, dans l'indifférent, ne concernant en fin de compte que celui qui disparaît, c'est-à-dire, en bonne logique, personne. Analogue à sa vie entièrement privée, la mort du Bloom est un non-événement tel que chacun peut le supprimer. C'est pourquoi les protestations de ceux qui, un sanglot dans la voix, déplorent que les victimes de Kipland Kinkel ne « méritaient pas de mourir » sont irrecevables, car elles ne *méritaient* pas non plus de vivre ; *elles étaient en deçà de la sphère du mérite*. Dans la mesure où elles se trouvaient là, dans les mains du Biopouvoir, elles étaient des morts vivant à la merci de toute décision souveraine, celle de l'Etat ou celle de l'assassin. Hannah Arendt :
« *N'être plus qu'un spécimen d'une espèce animale appelée Homme, voilà ce qui arrive à ceux qui ont perdu toute qualité politique distincte et qui sont devenus des êtres humains et rien que cela… La perte des droits de l'Homme survient au mo-*

ment où une personne devient un être humain en général – sans profession, sans citoyenneté, sans opinion, sans actes par lesquels elle s'identifie et se particularise – et *apparaît comme différente en général, ne représentant rien d'autre que sa propre et absolument unique individualité qui, en l'absence d'un monde commun où elle puisse s'exprimer et sur lequel elle puisse intervenir, perd toute signification*. » (*L'Impérialisme*)

L'exil du Bloom a un statut métaphysique, c'est-à-dire qu'il est effectif en tous domaines. Il exprime sa situation *réelle*, au regard de laquelle sa situation *légale* est sans vérité. Qu'il puisse être abattu comme un chien par un inconnu sans la plus mince justification, ou symétriquement qu'il soit capable d'assassiner des « innocents » sans le moindre remords n'est pas une réalité sur laquelle une quelconque juridiction soit en mesure de revenir. Seuls les esprits faibles et superstitieux peuvent s'abandonner à croire qu'un verdict de prison à perpétuité ou un procès en règle suffisent à rejeter de tels faits dans les limbes du nul et non-avenu. Tout au plus est-il libre à la domination d'attester la condition du Bloom, par exemple en dé-

clarant un état d'exception à peine masqué, comme ont pu le faire les États-Unis en adoptant en 1996 une loi dite « anti-terroriste » qui permet de détenir des « suspects » sans chef d'accusation ni limite de durée, sur la base d'informations secrètes. Il y a un certain risque physique à être métaphysiquement nul. C'est sans doute en prévision des radieuses éventualités que prépare une telle nullité que fut adoptée, le 15 octobre 1978, à la Maison de l'Unesco la très-conséquente Déclaration Universelle des Droits de l'Animal qui stipule, en son article 3 : « 1 – Aucun animal ne doit être soumis à de mauvais traitements ou à des actes cruels. 2 – Si la mise à mort d'un animal est nécessaire, elle doit être instantanée, indolore et non génératrice d'angoisse. 3 – L'animal mort doit être traité avec décence. »

« Tu non sei morta, ma se' ismarrita
Anima nostra che si ti lamenti. »

Dante, *Convivio*

Que la bonté du Bloom doive encore par endroits s'exprimer dans le meurtre, cela est signe que la ligne est proche, mais qu'elle n'a pas été franchie.

Dans les zones que gouverne le nihilisme finissant, où les buts font encore défaut tandis que déjà les moyens surabondent, la bonté est une possession mystique. Là, le désir d'une liberté sans condition incline à de singulières formulations et prête aux mots une valeur pleine de paradoxes. Lukàcs : « *La bonté est sauvage et sans pitié, elle est aveugle et aventurière. Dans l'âme de qui est bon s'efface chaque contenu psychologique, chaque cause et chaque effet. Son âme est une carte blanche sur laquelle le destin écrit son commandement absurde. Et ce commandement est exécuté aveuglément, d'une façon téméraire et impitoyable. Et que cette impossibilité devienne acte, cet aveuglement illumination, que cette cruauté se mue en bonté – c'est cela le miracle, c'est cela la grâce*. » (*De la pauvreté en esprit*)

Mais en même temps qu'elles témoignent d'une impossibilité, ces éruptions, par leur accroissement, annoncent la montée du cours du temps. L'inquiétude universelle, qui tend à se subordonner des quantités toujours plus grandes de faits toujours plus infimes, porte jusqu'à l'incandescence, en chaque homme, la nécessité de la *décision*. Déjà, ceux dont cette nécessité signifie l'anéantissement parlent d'apoca-

lypse, tandis que le plus grand nombre se contente de vivre en dessous de tout dans les plaisirs fangeux des derniers jours. Seuls ceux qui savent le sens qu'ils donneront à la catastrophe conservent le calme et la précision dans leurs mouvements. Au genre et aux proportions de la panique à laquelle se laisse aller un esprit, on reconnaît son rang. C'est une marque qui vaut non seulement éthiquement et métaphysiquement, mais aussi dans la praxis, dans le temps.

et caetera.

Mais le monde auquel nous naissons est un monde en guerre dont tout l'éblouissement tient à la vérité tranchante de son partage en amis et ennemis. La désignation du front participe du passage de la ligne mais ne l'accomplit pas. Cela, seul le combat le peut. Non pas tant parce qu'il provoque à la grandeur, que parce qu'il est l'expérience de la communauté la plus profonde, celle qui côtoie en permanence l'anéantissement et ne se mesure qu'à l'extrême proximité du risque. *Vivre ensemble au cœur du désert dans la même résolution à ne pas se réconcilier avec lui, telle est l'épreuve, telle est la lumière*.

et caetera.

....

La théorie n'est pas
de la pensée,
une certaine quantité coagulée,
manufacturée,
de pensée.
La théorie
est un *état*,
un état de *sidération*.

Théorie *du* Bloom
où le Bloom n'est pas l'*objet* de la théorie
où la théorie n'est que l'activité la plus familière, le penchant *spontané* d'une créature essentiellement *théorique*,
d'un Bloom.
La théorie est SANS FIN.
De là,
la nécessité
d'y METTRE FIN,
décisoirement.
Lassitude de la parole

Qu'est-ce que la sortie du Bloom ?
L'*assomption* du Bloom,
par exemple.
– On ne se libère véritablement de quelque chose qu'en se réappropriant
ce dont on se libère. –

Qu'est-ce que l'assomption du Bloom ?
L'*usage* de la situation métaphysique ainsi définie, la pratique de soi comme *trickster*.

Non pas lutter contre l'état schizoïde dominant, contre *notre* état schizoïde,
mais *partir de là*, en faire usage comme pure faculté de subjectivation et de désubjectivation, comme aptitude à l'expérimentation.
Rompre avec la vieille angoisse du « qui suis-je vraiment ? » au profit de la connaissance de ma situation et de l'*usage* qui en est possible.

Non pas survivre dans l'imminence constante d'un *départ* miraculeux,
non pas se forcer à croire au métier que l'on fait, aux mensonges que l'on dit,
mais *partir de là*, entrer en contact avec d'autres agents du Comité Invisible – au travers de *Tiqqun*, par exemple – et coordonner en silence un sabotage de grand style.
Se détacher de son détachement par une pratique consciente, stratégique du dédoublement de soi.

EN RUPTURE D'ABORD INTÉRIEURE
AVEC LE MONDE

Le Comité Invisible :
une société *ouvertement secrète*
une conspiration publique
une instance de subjectivation anonyme, dont le nom est partout et le siège nulle part,
la polarité expérimentale-révolutionnaire du Parti Imaginaire.

Le Comité Invisible : non pas une *organisation* révolutionnaire, mais un étage supérieur de la réalité,
un territoire méta-physique de sécession qui prend l'ampleur d'un monde,
l'*espace de jeu* dont la création positive peut *seule* accomplir la grande migration hors du monde de l'économie.

C'EST UNE FICTION QUI A RENDU
RÉELLE LA RÉALITE.

Tous les ailleurs vers quoi nous pourrions fuir ont été liquidés,
nous ne pouvons que déserter *à l'intérieur* de la situation,
en reprenant notre non-appartenance fondamentale au tissu biopolitique en une participation
à un plan plus intime,
par là inassignable,

la communauté stratégique du Comité Invisible,
où se trame une infiltration de la société
à tous les échelons.
Cette désertion est
une *transfiguration*.
Le Comité Invisible – l'espace *concret* où circulent nos attentats, nos écrits, nos gestes, nos paroles, nos rassemblements, nos événements :
notre désertion –
transfigure la totalité de ce que nous avions passé comme compromis,
de ce que nous avions enduré comme « aliénations »,
en *stratégie d'infiltration*.
L'Autre cesse de nous posséder :
même,
la possession s'inverse,
devient douce.
Nous recouvrons l'acte,
dans un rapport
non-prescrit à notre puissance.

UN ACCÈS DE SECOND DEGRÉ À L'EXPÉRIENCE

L'expérimentation :
pratique de la liberté,
pratique du désœuvrement,

s'oppose à la conception d'un processus d'émancipation distinct
de l'existence des hommes,
renvoie à leurs pupitres tous les doctes *projets* de libération.

La contestation,
son autorité,
sa méthode ne se
distinguent pas
de l'expérience.

Aller jusqu'au bout du possible que contient ma situation.

L'expérimentation révolutionnaire
L'expérimentation *collective*-révolutionnaire
La collectivité *révolutionnaire-expérimentale*
opère l'assomption de la finitude, de la séparation et de l'exposition comme coordonnées extatiques de l'existence.
La vie de qui
sait que son apparence et son essence sont identiques entre elles, mais non identiques *à lui*,
ne peut être *au* monde sans se souvenir qu'il n'est pas *du* monde,
ne peut s'accommoder d'une communauté qui serait le simple divertissement de sa solitude devant la mort,

– dansant, précisément, *à mort*
avec le temps qui le tue –
EST EXPÉRIMENTATION.

Le langage,
parole et geste,
est la maison commune
de ceux qui sont sans lieu.
Le lien de ceux qui ne peuvent se résoudre au mensonge d'une appartenance, d'un sol, d'une naissance.
Le séjour dans la dispersion et l'exil.
La communication
qui prend *acte*
de notre séparation essentielle.

« Une fois que nous avons parlé, nous tenir aussi près que possible de ce que nous avons dit, pour que tout ne soit pas effectivement en l'air, les paroles d'un côté, nous de l'autre, et le remords des séparations. »

Ce texte est un pacte.
Le protocole d'une expérimentation qui s'ouvre
entre déserteurs.

**Sans qu'il n'y paraisse,
sortez du rang.**

Maintenant

Postface à l’édition italienne de la *Théorie du Bloom* - mars 2004 -

Notre seule affaire est le communisme.
Il n’y a pas de *préalable* au communisme. Ceux qui ont cru le contraire ne sont parvenus, à force d’en poursuivre la finalité, qu’à sombrer corps et biens dans l’accumulation des moyens.
Le communisme n’est pas une autre façon de distribuer les richesses, d’organiser la production, de gérer la société ; le communisme est une disposition éthique. Une disposition à se laisser affecter, au contact des êtres, par ce qui nous est commun. Une disposition *à partager ce qui est commun*. L’« autre état » de Musil s’en approche plus que l’URSS de Khrouchtchev.

On peut dire que le processus de valorisation capitaliste libère les humains des entraves de la tradition – du réseau d’habi-

tudes, de familiarités, de lieux et de liens qui leur donnent, à chacun, leur consistance. Ou qu'il les arrache à leur monde pour les mettre au travail, et met ces mondes en pièces pour les vendre au détail. Dans tous les cas, c'est le Bloom qui en résulte et il y a dans le Bloom une promesse de communisme. Car ce qui vient à nu, avec lui, c'est la structure extatique même de la présence humaine, la pure disponibilité à se laisser affecter.
Cette promesse est tout ce que l'ON s'attache, incessamment, à conjurer. La manœuvre consiste, par l'effet coalisé du Spectacle et du Biopouvoir, *à réduire le commun au vulgaire*. En fait, ON voudrait aménager le Bloom en forme-de-vie stabilisée. Tous les dispositifs impériaux y concourent en quelque façon. Il s'agit de maintenir le Bloom dans le Bloom. De rendre délectable la perte même de tout contact vital, de tout attachement. D'accompagner l'atrophie de toute sensibilité éthique.

Nous employons ce terme : « éthique ». Par là, nous ne renvoyons jamais à un ensemble de préceptes formulables, de règles à observer, de codes à établir. Le terme « éthique » désigne dans notre bouche *tout ce qui a trait aux formes-de-vie*. Éthiques du futur ou de

la fragilité, bioéthiques ou commerce éthique : toutes sortes de spéculations se proposent en guise d'alternatives impuissantes au règne de la pure force policière, et qui s'auto-proclament « éthiques ». Cela n'a aucun sens. Il n'y a pas d'éthique formelle possible. Il n'y a que le jeu des formes-de-vie entre elles, et les protocoles d'expérimentation qui en font localement la trame.

Le public italien, qui ne peut avoir eu entre les mains ni *Tiqqun 1* ni *Tiqqun 2*, s'interrogera légitimement sur le sens de la mention « Tiqqun » là où l'ON aurait attendu le nom d'un auteur. Tiqqun, pour commencer, n'est pas un auteur, ni singulier ni collectif. L'insistance avec laquelle ON a tenu à modérer, en Italie, chaque recension des *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille* par la mention qu'ils étaient le fait de cette espèce folklorique mais heureusement éteinte – « un groupe d'intellectuels parisiens » – renseigne assez sur les méfaits inhérents à la fiction-auteur : neutraliser toute vérité quant à ses conséquences *pour moi,* en lui assignant un propriétaire.

Tiqqun, pour sûr, n'est pas un groupe ; Tiqqun est un *moyen*, un moyen dans la

constitution en force d'une *position*. Cette position se précise dans l'époque comme une double sécession : sécession avec le processus de valorisation sociale, avec ce qui était encore appelé dans *Tiqqun 1* « monde de la marchandise autoritaire », et que l'on peut aussi bien nommer « empire », d'une part, puis avec tout ce qu'une simple *opposition*, fût-elle extra-parlementaire, à l'empire impose de stérilité, sécession donc *avec la gauche*. Étant entendu que « sécession », ici, a moins le sens d'un refus pratique de communiquer que d'une disposition à des formes de communication si intenses qu'elles arrachent à l'ennemi, là où elles s'établissent, la plus grande partie de ses forces.

Pour le moment, il n'y a guère que les ravages du « Black Bloc » et la coopération matérielle de quelques fermes communisées qui expriment *publiquement* une telle position. Et ils le font comme *Tiqqun* paraît : dans l'anonymat. Tant c'est le propre de toute véritable position, d'être anonyme.

L'enjeu de ce que nous écrivons, de ce que nous faisons, est de déplacer le plan de phénoménalité politique, le plan de ce qui est collectivement admis comme *fait* à par-

tir de quoi quelque chose de décisif peut advenir, à partir de quoi, par exemple, des amitiés et des inimitiés peuvent se déterminer. Nous disons que « l'unité humaine élémentaire n'est pas le *corps* – l'individu, mais la forme-de-vie »[3]. Que la question politique *par excellence* n'est pas de former un corps social à partir d'une multitude de corps individuels mais d'élaborer, d'affiner, de complexifier le jeu entre une multiplicité de formes-de-vie. Chaque forme-de-vie fait exister une certaine modalité de l'être. Quand tout se présente à la Jeune-Fille *en tant qu'*accessoire, le travailleur se saisit de toute chose *en tant qu'*outil, et le guerrier *en tant qu'*arme. Et c'est peu dire que dans ce mouvement la Jeune-Fille elle-même se fait accessoire, le travailleur outil et le guerrier pure arme. Le Bloom, quant à lui, éprouve tout *comme néant*. On aurait eu quelques débats, par le passé, quant à savoir si le néant est ou non une modalité de l'être.

Nous disons que le politique est un certain degré d'intensité dans le jeu des formes-de-vie, et que le communisme réside dans l'élaboration de ce jeu. Élaboration qui s'expérimente chaque fois que des mondes sensiblement distincts se mettent à communiquer entre eux, fût-ce en s'affrontant.

On voit comme l'empire en est l'exact opposé, où l'écrasement des mondes les uns après les autres, les uns *contre* les autres – leur effritement permanent – fait de la clôture de chacun la condition de sa préservation.

De la *Théorie du Bloom* jusqu'à *Comment faire ?*, la plus grande partie de nos efforts théoriques vise à manifester l'évidence des formes-de-vie. C'est une des principales faiblesses de la pensée révolutionnaire à ce jour que d'être demeurée incapable d'appréhender les formes-de-vie. Un certain marxisme en a même fait un point d'honneur. Or c'est seulement en se plaçant sur le terrain éthique, le terrain de la constitution des différents mondes sensibles, que celle-ci peut devenir une force matérielle. Tout l'étrange marasme politique dans lequel se consume l'Italie depuis une décennie vient de là. ON s'épuise à dénoncer la prise du pouvoir par une nouvelle sorte de dictateur, par un homme, Berlusconi, quand on a affaire, bien plutôt, à la *prise du social par une forme-de-vie* : le manager. Rien de moins personnel que Berlusconi, et par là rien de plus contaminant. Rien de plus contaminant que ce pragmatisme desinhibé. Que cette vulgarité débonnaire[4]. Que cet autoritarisme infan-

tile et cette anesthésie du sens historique. Rien de plus contaminant que ce cynisme, que cet opportunisme, que cette peur.
« Opportunisme, cynisme, peur » – c'est ainsi que Paolo Virno caractérise la *Stimmung* des « multitudes ». Ce faisant, c'est plutôt la tonalité affective *des négristes eux-mêmes* qu'il isole, depuis leur dissociation historique au moins. Et c'est bien pourquoi les Désobéissants sont si fantastiquement incapables d'opposer quoi que ce soit à Berlusconi : du fait de leur égale immersion dans le continuum éthique du *management*, de la gestion du pays ou du « mouvement des mouvements ». Finalement, il y a du Berlusconi jusque chez ce Casarini.
ON nous dira qu'il n'y a guère que dans la pensée réactionnaire que l'on traite *politiquement* de pareilles choses : Nietzsche, Jünger, Evola, Dumézil, Lasch, Spengler, Guénon. En effet, tous ces auteurs, par exemple, ont fait le diagnostic du Bloom. Mais le propre de la pensée réactionnaire est de ne parvenir à décrire ce qui est qu'à condition d'omettre la *puissance* qui travaille le réel. Elle verra bien le Bloom, non son ambivalence. Elle verra sa fatalité, non l'aura de puissance qui le nimbe. Elle verra l'effondrement, non ce qu'il met à nu.

C'est par réalisme, en fin de compte, qu'elle doit manquer la *réalité* du Bloom.

Nous mettons en garde quiconque contre tout emploi du terme « Bloom » comme marque de mépris.

ON arrive à faire défiler huit millions de personnes « pour la démocratie et contre le terrorisme ». ON parvient à capturer l'attention d'un pays avec le dernier drame conjugal de quelques stars. Mais nous n'arrivons pas à enrayer la prolifération d'architectures hostiles dans la métropole où nos journées se passent. Nous n'arrivons pas à nous dresser contre la souffrance perlée, quotidienne, que par des gestes infimes, de feintes connivences, des hiérarchies impalpables, l'ON nous inocule dans la vie salariée. Nous ne parvenons pas à formuler la première phrase des litanies d'amertumes qui nous traversent. C'est comme s'il manquait la surface sur quoi tout cela pourrait s'inscrire. Comme si le terrain sur lequel nous pourrions livrer la bataille se dérobait sans cesse sous nos pieds. L'essentiel des griefs que nous avons à faire aux conditions d'existence actuelles, ON parvient à les écarter d'un revers de main : c'est un problème « psy-

chologique », « subjectif », « existentiel ». C'est de la métaphysique.
Par là, ON veut d'abord signifier que ce n'est pas *politique*, et donc susceptible d'une résolution collective. Nous disons que tout ce qui a trait au jeu des formes-de-vie est susceptible d'élaboration collective. Et que là où ce jeu s'éprouve dans la souffrance réside une intensité qui en fait *d'emblée* quelque chose de politique. Nous travaillons à la constitution d'une force collective telle que l'énoncé « Mort au Bloom ! » ou « À bas la Jeune-Fille ! » suffise à justifier plusieurs journées d'émeutes. Après tout, certains arrivent à faire sauter des laboratoires au motif que des animaux y sont maltraités ou à se crasher dans un World Trade Center parce que les Américains sont des mécréants.

Nous parlions dans *Tiqqun 1* de Parti Imaginaire, de terreur grise, de sacerisation des Bloom, de militarisation du désastre, de monde de la marchandise autoritaire. On voit mieux aujourd'hui, à la lueur des derniers épisodes de la guerre civile mondiale, ce que nous entendions par là. Notre position, qui peut encore aujourd'hui sembler minoritaire, ou déli-

rante, ou juste extra-terrestre, n'a pas vocation à le rester. Quand même les sociologues se mettent à parler du sens de la vie et que l'un d'entre eux, trotskyste de surcroît, en vient à écrire : « Le *je* et le *nous* apparaissent pris dans une bourrasque, qui pourrait à terme voir voler en éclats l'individu comme la société et laisser le champ libre à la Barbarie » – faut-il préciser qu'il s'agit d'un trotskyste *qui prétend avoir lu Benjamin* –, c'est qu'une telle position s'apprête à entrer en jeu, historiquement. L'Occident doit redouter une insurrection qui monte en son sein comme la voix de Kafka est venue fissurer le roman classique.

« Le dépassement, a-t-on dit, vient toujours d'ailleurs. » La sortie du Bloom ne sera pas sociale. La société ne peut plus être présupposée. Tout doit être posé. Reposé. Nous nous situons au début d'un processus de recomposition révolutionnaire qui prendra peut-être une génération, mais qui sera plus riche que tout ce qui l'a précédé, parce que c'est la totalité des problèmes laissés en suspens pendant si longtemps qui *exigent* maintenant d'être affrontés.
À ce sujet, nous ne pouvons que recom-

mander au public italien la lecture d’un certain *Appel* qui devrait être bientôt, nous dit-on, porté à sa connaissance.

Notes

1. Elser, Bloom « exemplaire » à bien des égards, commit le 8 novembre 1939 un attentat à la bombe contre Hitler, au motif suffisant qu'il le tenait « pour un homme mauvais ». Cet attentat n'échoua qu'à la faveur d'un surprenant coup de malchance. Un second coup de malchance, tout aussi invraisemblable, voulut qu'il fût arrêté à la frontière suisse, dans le cours de sa fuite.
Il ne fut jamais jugé pour ce crime, mais maintenu en détention dans divers camps, avec le statut unique de *Führerssonderhäftling* (prisonnier exceptionnel du Führer). Le procès de Eichmann, celui d'un Bloom qui se scinde de lui-même en un sujet de droit et un homme réel, intérieur, véritable et prétend ainsi ne pas avoir été lui-même le sujet de ses actes, montre assez l'impossibilité de *juger* le Bloom, c'est-à-dire de le saisir dans les termes, d'après les principes, du droit.

2. On trouve dans le premier numéro de *Tiqqun* de *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune-Fille*.

3. « Introduction à la guerre civile » in *Tiqqun 2*.

4. C'est encore de ce triomphe de la vulgarité que témoigne la façon dont a été le plus souvent accueillie, en Italie, la parution des *Premiers matériaux pour une théorie de la Jeune Fille* – entre clins-d'œil graveleux et plate complaisance. ON s'est bien gardé, à l'inverse, de chroniquer le recueil de textes maspérisés, paru chez les apprentis-managers de *Derive Approdi* sous le titre stupide *La comunità terribile*. Il est vrai que nous y traitons de sujets moins accessibles au nihilisme jouisseur, comme la construction du Parti.

Chez le même éditeur :

Theodor W. Adorno – Walter Benjamin, *Correspondance 1928-1940.*

Tariq Ali, *Bush à Babylone. La recolonisation de l'Irak.*

Walter Benjamin, *Essais sur Brecht.*

Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste.*

Erik Blondin, *Journal d'un gardien de la paix.*

Alain Brossat, *Pour en finir avec la prison.*

Norman G. Finkelstein, *L'industrie de l'holocauste. Réflexions sur l'exploitation de la souffrance des juifs.*

Irit Gal et Ilana Hammerman, *De Beyrouth à Jénine, témoignages de soldats israéliens sur la guerre du Liban.*

Amira Hass, *Boire la mer à Gaza, chronique 1993-1996.*

Amira Hass, *Correspondante à Ramallah.*

Eric Hazan, *Chronique de la guerre civile.*

Rashid Khakidi, *L'identité palestinienne. La construction d'une conscience nationale moderne.*

Elfriede Müller et Alexandre Ruoff, *Le polar français. Crime et histoire.*

Ilan Pappé, *La guerre de 1948 en Palestine. Aux origines du conflit israélo-arabe.*

Ilan Pappé, *Les démons de la Nakbah.*

Jacques Rancière, *Le partage du sensible. Esthétique et politique.*

Jacques Rancière, *Le destin des images.*

Olivier Razac, *Histoire politique du barbelé. La prairie, la tranchée, le camp.*

Frédéric Regard, *La force du féminin. Sur trois essais de Virginia Woolf.*

Tanya Reinhart, *Détruire la Palestine, ou comment terminer la guerre de 1948.*

André Schiffrin, *L'Édition sans éditeurs.*

Enzo Traverso, *La violence nazie, une généalogie européenne.*

François-Xavier Verschave et Philippe Hauser, *Au mépris des peuples. Le néocolonialisme franco-africain.*

Sophie Wahnich, *La liberté ou la mort. Essai sur la Terreur et le terrorisme.*

Michel Warschawski, *À tombeau ouvert. La crise de la société israélienne.*

Cet ouvrage a été reproduit et
achevé d'imprimer par l'Imprimerie
Floch à Mayenne en avril 2004.

Numéro d'impression : 00000
Dépôt légal : mai 2004
Imprimé en France